





ÉCRIVAINS FRANÇAIS
PENDANT LA GUERRE

ERNEST LAVISSE

Pages choisies



ERNEST LAVISSE

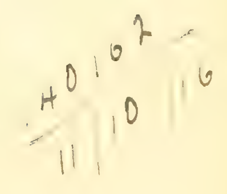
LAVISSE.

ÉCRIVAINS FRANÇAIS
PENDANT LA GUERRE

ERNEST LAVISSE

Pages choisies





Librairie Larousse
13-17, rue Montparnasse, PARIS

ENVOY

The series *FRENCH AUTHORS IN WAR TIME* will, it is hoped, place

BEFORE OUR ALLIES AND FRIENDS IN EUROPE
AND BEFORE OUR GENEROUS FRIENDS IN AMERICA

the best pages which the last tragic months have brought forth.

WHILE France at the front is fighting and dying, it is the duty of France at home to scatter beyond her boundaries and across the seas those writings which vibrate with the faith of her soldiers and with the ideas which they defend.

The series will begin with three volumes, the first containing selections from the writings of Maurice Barrès, the second being lectures by Émile Boutroux, and the third, studies by Ernest Lavisse. All of these men bear names that ring true on French soil.

The author to whom we owe the collective work known as the great History of France, the investigator of the Origins of Prussia, Ernest Lavisse, was entitled from a double point of view to judge the phases of the present struggle in the name of History.

The lesson in energy contained in his articles was

ENVOI

A nos Alliés,
Aux amis d'Europe,
Aux généreux amis d'Amérique,

la Collection des *ÉCRIVAINS FRANÇAIS PENDANT LA GUERRE*

portera les meilleures pages qu'aient fait naître ces mois tragiques.

Si la France de l'Avant combat et meurt, la France de l'Arrière a le devoir de répandre au delà de ses frontières, au delà des mers, les écrits où vibrent la foi de ses soldats, les idées qu'ils défendent.

Trois volumes pour commencer seront l'écho de notre pays : le premier avec un choix d'articles de Maurice Barrès, le second avec des conférences d'Émile Boutroux, le troisième avec des études d'Ernest Lavisse.

Ce sont des noms qui sonnent bien en terre de France.

L'écrivain auquel est due l'œuvre collective de la grande *Histoire de France,* l'investigateur des *Origines de la Prusse,* Ernest Lavisse, était doublement qualifié

found all the more weighty, all the higher as its authority was grounded on living interpretations of the Past.

It seems that there is in foreign countries a demand for the books of contemporary France. We offer these examples of them, and more will be forthcoming if they are called for.

May the Friends of France find in these writings some of the meanings which they have had for Frenchmen; and at the least, may an interest in France and a love of France be encouraged by the enterprise!

MARGUERITE-FERNAND BALDENSPERGER.

pour juger au nom de l'histoire les phases de la lutte actuelle.

La leçon d'énergie contenue dans ses articles a paru d'autant plus forte et plus haute qu'elle s'autorisait de vivantes interprétations du passé.

De tous côtés, paraît-il, on demande des livres de France ; en voici un, en voici deux, en voici trois; en voici d'autres encore si les lecteurs les désirent.

Que nos Alliés, nos amis, cherchent dans ces pages ce que nous y avons puisé nous-mêmes, qu'ils y trouvent surtout la curiosité et l'amour des choses de la vraie France.

Marguerite-Fernand BALDENSPERGER.

PRÉFACE

C'est un nom illustre, un nom respecté et aimé dans notre France que celui de M. Ernest Lavisse. Professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, directeur de l'École normale supérieure, directeur de la Revue de Paris, *membre de l'Académie française, grand-croix de la Légion d'honneur, membre du conseil de l'Ordre, c'est avec ces titres — et peut-être j'en oublie — que M. Lavisse se présente à nous. Mais le titre auquel peut-être il tient le plus est celui de professeur et d'organisateur d'études; et de son enseignement sont sortis de beaux livres d'histoire qui font de lui le continuateur d'Augustin Thierry, Guizot, Michelet et Fustel de Coulanges.*

The name of M. Lavisse is an illustrious name, a name respected and loved in our France. Professor at the Faculty of Letters of the University of Paris, director of the *Ecole normale supérieure*, editor of the *Revue de Paris*, a member of the French Academy, wearing the highest order of the *Legion d'honneur*, a member of the council of the Order, such are the titles with which M. Lavisse stands before us, — and perhaps I forget some of them. But there is probably no one he prizes so highly as that of a professor and an organizer of researches; and from his teaching have issued beautiful books of history; which uphold the tradition of Augustin Thierry, Guizot, Michelet and Fustel de Coulanges.

Dans sa jeunesse M. Lavisse fut attaché au cabinet de Victor Duruy, dont plus tard il devait écrire la vie. Il fut témoin des efforts faits par ce ministre de l'instruction publique pour donner une impulsion nouvelle à l'enseignement national; il l'assista dans sa tâche et devint son collaborateur. Après la guerre de 1870-1871, quand la France mutilée voulut, par son travail, reprendre sa place dans le monde, il traça un magnifique programme de réformes. Il eut une idée très nette du but à atteindre, et, dans les divers conseils universitaires, par ses conférences, par ses articles, il marcha vers ce but. Nul n'a mieux démontré la nécessité d'instruire le peuple, de préparer les enfants des écoles primaires à la vie d'homme, d'agriculteur et d'ouvrier; pour ces écoles élémentaires, il a écrit les pages les plus charmantes. Lui, le savant professeur de la Sorbonne, s'est mis à la portée des petits; il a composé pour eux

---

During his youth M. Lavisse was attached to the departmental staff of Victor Duruy, whose life he was later on to relate. He witnessed the efforts of this minister for public education to inspire national teaching with a new life; he worked jointly with him and became his helpmate. After the war of 1870-1871, when bleeding France wanted te resume her place in the world by setting to work, he laid out an admirable programme of reforms. He clearly conceived the aim to be reached, and, by his influence in the various University councils, by his lectures, by his articles, he made for that aim. Nobody more eloquently showed the necessity of diffusing instruction in the people, of preparing the children in elementary schools for their future as men, cultivators or workmen; about these schools he wrote delightful pages. He, a learned professor at the Sorbonne,

une Histoire de France *qui est bien un chef-d'œuvre et qui a rendu son nom populaire dans les hameaux les plus reculés. Il se plaît chaque année à présider la distribution des prix des écoles de Nouvion-en-Thiérache, dans le département de l'Aisne; dans les allocutions familières qu'il adresse aux enfants de sa petite ville natale, il sait, tout en évoquant les souvenirs d'autrefois, glisser le conseil pratique, utile sur la profession à choisir, sur les devoirs envers la patrie, sur la tolérance religieuse; ces petits discours sont lus, au début d'août, par les écoliers de la France entière et sont un régal pour les grandes personnes.*

M. Lavisse a désiré aussi que dans nos écoles secondaires pénétrât un peu plus de lumière du dehors, que la discipline y fût moins revêche, qu'à l'âge où tout respire la joie le lycéen fût joyeux, que

---

adapted his style to the understanding of little ones; he composed for them a French History which is indeed a masterpiece and has spread his fame to the remotest hamlets. He finds pleasure every year in presiding over the distribution of prizes in the school of *Nouvion en Thiérache*, in the department of Aisne; in his familiar addresses to the children of his native town, he knows, whilst calling up by-gone times, how to bring in practical useful advice about the choice of a profession, the duties to one's country, or religious tolerance; these unpretending speeches are read, at the beginning of August, by all the school-children of France, and are a treat to grown-ups.

M. Lavisse wished that in our secondary schools too the light of the outside world should filter in a little more; that discipline should grow less austere; that, at the age when everything breathes joy, boys might be joyful; that their

le lycée fût véritablement la maison du lycéen, qu'il s'y plût immédiatement, et non de façon rétrospective, quand l'homme se remémore le passé et regrette la jeunesse disparue. Il a voulu l'éducation physique du corps à côté de l'éducation intellectuelle de l'esprit. Tout en conservant aux langues anciennes leur prééminence, en reconnaissant que par elles seules l'intelligence atteint à la plus haute culture, il a réclamé dans nos programmes plus de variété et de souplesse, plus d'orientation vers la vie. Mais c'est surtout dans la réforme de l'enseignement supérieur que M. Lavisse, collaborateur d'hommes éminents, Albert Dumont et M. Liard, successivement directeurs de cet enseignement, a combattu et triomphé. Il a contribué à ressusciter en France la vie universitaire. Grâce aux crédits fournis par les pouvoirs publics et à des dons généreux de particuliers,

---

lycée should really be their home, liked by them at once and not only in a retrospective way when remembering the past as mature men and regretting their vanished youth. He wanted the physical training of the body to be thought of as well as the intellectual training of the mind. Whilst leaving the ancient languages their preeminence and acknowledging that through them only does intelligence reach to the highest culture, he claimed that our programmes should bear more directly on life and be made more varied and adaptable. But it is chiefly in the reform of superior teaching that M. Lavisse fought and conquered, joining his effort to those of eminent men, Albert Dumont and M. Liard, successively directors of that branch of education. He contributed to instil a new life into French Universities. Thanks to the grants voted by our public bodies and to the gifts of generous benefactors, our Faculties found their abodes in roomy and sui

les Facultés ont été logées dans des constructions spacieuses et bien appropriées, les bibliothèques se sont enrichies de livres, les laboratoires d'instruments de travail. Les Facultés, longtemps isolées, sont unies en un corps, en une communauté — n'est-ce pas le sens originel du mot université? — *et coordonnent leurs efforts pour étudier toutes les manifestations de l'homme et de la nature. Sans doute toujours la libre recherche scientifique a brillé en France, d'où se sont répandues sur le monde les découvertes d'un Claude Bernard, d'un Pasteur, d'un Berthelot; mais désormais cette recherche s'organise. Autour des chaires des professeurs se pressent les étudiants, dans les laboratoires les travailleurs. L'Université de Paris a pu citer avec orgueil pour l'année scolaire 1911-1912 ses 347 maîtres et ses 17 822 élèves, dont beaucoup étaient accourus de tous les coins de l'univers; elle a le droit de rap-*

---

table buildings; libraries enriched their stores; laboratories were well furnished with instruments of work. The Faculties, long isolated, were united in a body and a community— thus answering the primitive meaning of the word *University*—and concerted their efforts to bring all the aspects of man and nature within the scope of their investigations. Scientific researches indeed had always been flourishing in a country from which the discoveries of a Claude Bernard, a Pasteur and a Berthelot spread over the world; but henceforward those researches were organized. Students crowded round the masters and in the laboratories. The University of Paris could proudly quote her 347 masters and 17 822 students for the scolastic year 1911-1912; many among the latter having flocked to her from the most distant quarters. She had a right to call up memories of the

peler les époques du moyen âge où elle seule, avec Bologne, portait le nom d'Université et où Paris était salué « comme la ville des lettres, la mère des sciences, la ville chère et grande entre toutes, une autre Cariath Sepher ».

Telle est l'œuvre accomplie; mais pour saisir quelles en furent les difficultés, il faut revenir en arrière; il faut relire tous ces articles, où, de 1880 à 1884, M. Lavisse exposait ses idées sur la réforme universitaire et qu'il a réunies dans son volume : Questions d'enseignement national. *A cette époque, qui est si proche de nous et qui nous paraît si lointaine, on admettait sans doute qu'il dût y avoir des élèves aux Facultés de droit et de médecine, parce qu'ils y faisaient l'apprentissage d'une profession; M. Lavisse est obligé de démontrer qu' « il faut des élèves à l'enseignement supérieur des lettres » et de rechercher « quels seront ces élèves ». Voilà une dé-*

---

time when, in the Middle ages, she alone with Bologna, bore the title of a University; and when Paris was hailed as « the seat of Letters, the mother of Sciences, the town precious and great above all others, a new Cariath Sepher. »

So much was achieved; but to realize the difficulties over come one must look back; one must read again all those articles where, from 1880 to 1884, M. Lavisse stated his ideas on the reform of Universities, collected by him under the title of : *Questions relating to National Teaching.* In that time which is still so near to us and seems so distant, it was generally admitted that there must be students in Law and Medicine, because they had to be taught a profession; M. Lavisse was obliged to demonstrate that « there must be students in letters » and to find out « who they would be ». Such a demonstration seems strangely super-



L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, A PARIS.
DIRECTEUR : M. ERNEST LAVISSE.

monstration qui semble bien inutile aujourd'hui; mais, à relire ce volume, on mesure le chemin parcouru et les services rendus par M. Lavisse.

Dans cette Faculté des lettres de Paris reconstituée, M. Lavisse a enseigné avec un éclat incomparable; les plus grands amphithéâtres étaient trop petits pour le public qui se pressait à ses cours. Quelque sujet qu'il traitât, moyen âge ou histoire moderne, histoire de la Prusse ou de la France, l'auditoire était sous le charme, suivant avec un intérêt passionné ces leçons ordonnées avec harmonie, où la pensée très forte se résumait en brèves formules et s'illustrait de pittoresques anecdotes, et que la voix prenante, portant comme des reflets de métal, gravait pour toujours dans la mémoire. Non moins vif était le succès de M. Lavisse dans les conférences réservées aux seuls étudiants et que ceux-ci attendaient avec impatience. Il leur apprenait à devenir

---

fluous to day; but, reading this book, one gauges the progress we have made and the debt we owe M. Lavisse.

In the reconstituted Faculty of Letters of Paris, M. Lavisse displayed his unparalleled talent as a professor; the largest amphitheatres were too small for the listeners crowding at his lectures. Whatever subject he treated, the Middle ages or modern history, the history of Prussia or of France, the audience was under his spell, following with eager interest his harmoniously planned out lessons, the rich substance of which was summed up in striking formulae and illustrated by picturesque anecdotes, whilst the warm tones of his voice ringing like metal engraved it for ever in all memories. The success of M. Lavisse in his lectures exclusively meant fort students and eagerly expected by them was none the less remarkable. He showed them

des professeurs par ses leçons, qui étaient des modèles, et aussi en dirigeant, avec une patiente bienveillance, leurs exercices. Il leur apprenait aussi à devenir des savants. Dans ces entretiens, combien de livres ont été ébauchés qui font honneur à la science française! Une bibliographie des thèses dédiées à M. Lavisse montrerait, de façon complète, sa profonde influence. Mais, pour cette jeunesse de la Sorbonne, M. Lavisse était plus et mieux que le maître; il était, il continue d'être à la tête de l'École normale un véritable directeur, et ceci au sens le plus élevé du mot, un directeur laïque des consciences. Avec un tact très sûr, il trouve le mot qui va droit au cœur, comme, dans ses éloquentes allocutions aux étudiants, il sait l'art d'exciter tous les sentiments généreux qui sont dans l'âme de cette jeunesse. Il se dépense pour elle, parce qu'il l'aime et c'est là sans doute le secret de sa grande autorité.

---

how to teach by his lessons which were perfect models and by guiding them in their exercises with untiring kindliness. In his intercourse with them how many books were sketched which are an honour to French scholarship! A bibliography of the theses dedicated to M. Lavisse would be necessary to show how deep his influence reached. But to those young men of the Sorbonne M. Lavisse was even more than the master; he was, he is still, at the head of the École Normale, a real « Director », and that in the highest sense of the word; a lay spiritual adviser. With unerring tact he finds the word which goes straight to the heart, and in his eloquent addresses to students he knows how to rouse the generous feelings of these youthful minds. He gives himself away to them because he loves them, and there no doubt lies the secret of his high authority.

A ce professeur d'histoire, la France doit de beaux livres qui continuent la tradition nationale. Ces livres se rapportent à l'Allemagne et, de façon plus spéciale, à la Prusse, puis à la France. M. Lavisse a parcouru l'Allemagne à diverses reprises. Il a séjourné dans la forêt Noire avec Maxime Du Camp, vu les villes de la plaine du Rhin et les villages de Franconie où se sont réfugiés les huguenots chassés par Louis XIV; à Berlin, il a visité le Reichstag et l'Université; à Neu-Ruppin, entre l'Elbe et l'Oder, à Rheinsberg dans le Mecklembourg, il a cherché les traces du prince royal, le futur Frédéric II; à Marienbourg, dans la Prusse, il a admiré les châteaux de l'ordre Teutonique. Il a causé avec les hommes d'État allemands, avec les chefs des divers partis et rapporté de ses voyages des impressions publiées d'abord dans la Revue des Deux Mondes, *puis réunies en volume. Il nous y a*

This professor of history has given his country fine books which continue the national tradition. These books treat of Germany, more especially of Prussia, and then of France. M. Lavisse travelled through Germany more than once. He staid in the Black Forest with Maxime Du Camp, saw the towns of the plain watered by the Rhine, and the Franconian villages where the protestants, driven away by Lewis XIV, found shelter; in Berlin he visited the Reichstag and the University; at Neu-Ruppin, between the Elbe and the Oder, he looked for memories of the royal prince, the future Frederick II; at Marienburg in Prussia he admired the two castles of the Teutonic order. He talked with German states men, with the heads of the diverse parties, and from his travels brought back impressions first published in the *Revue des Deux Mondes* and subsequently collected in a

dit la grandeur du nouvel Empire, sa force militaire, son développement économique, mais aussi les dangers que cet empire fait courir à l'Europe, la menace toujours suspendue, les fissures de l'édifice. En 1888, en cette année qui, dans l'espace de cent jours, vit le règne de trois empereurs, il a tracé le portrait en pied des trois. « J'ai voulu être juste, écrivit-il en son avant-propos. Si je me suis trompé en quelque endroit, c'est en toute sincérité de conscience. Le lecteur ne trouvera pas dans ce volume une parole de haine. Puisqu'on dit que la haine est aveugle, il ne faut pas la prendre pour guide dans notre chemin malaisé. » M. Lavisse a voulu voir clair et il a vu clair. Aux deux empereurs qui entraient dans l'histoire il a rendu pleine justice; il a même décrit avec une réelle sympathie le martyre de Frédéric III. Mais sans doute il aurait à modifier aujourd'hui divers traits de son portrait

---

book. He described the greatness of the new Empire, its military power, its economic development; but he pointed out too what a standing danger, an impending threat it was for Europe, and the flaws marring its edifice. In 1888, in that year which in the space of a hundred days witnessed the reigns of three emperors, he drew full-length portraits of all three : « I intended to be just, he wrote in his preliminary remarks. If I have been mistaken it is with the utmost sincerity. Readers will not find in this book one word of hatred. Since hatred is said to be blind, she must not guide us in our intricate path. » M. Lavisse wanted to see through facts; and he did so. He paid full justice to the two emperors entering the realm of History; he even depicted with genuine sympathy the martyrdom of Frederic III. But undoubtedly to day he would have to alter several traits in

de Guillaume II; il l'avait jugé sur les déclarations faites, peut-être en toute sincérité, au lendemain de l'avènement; mais ces déclarations, tout comme les traités les plus solennels, sont aujourd'hui « chiffons de papier ».

Au cours de ses voyages en Allemagne, M. Lavisse ne s'est pas borné à observer le présent; il a étudié le passé. Il s'est enfermé dans les archives et dans les bibliothèques; il a réuni les matériaux de deux ouvrages très solides qui furent ses thèses de doctorat ès lettres. La monarchie prussienne a une double origine, le Brandebourg et la Prusse, qui ne furent réunis qu'en 1618. Une de ces études est consacrée au Brandebourg dans les temps lointains (1134-1323) où régnait sur lui la dynastie ascanienne, qui tire son nom de la ville d'Aschersleben, sur la pente du Hartz. C'est une œuvre d'érudition très fouillée, mais où s'est révélé un talent d'histo-

---

his portrait of William II; he had judged him according to the declarations he made on the morrow of his accession, perhaps with perfect candour; but those declarations, just like the most solemn treaties, are now « scraps of paper ».

During his travels in Germany, not only did M. Lavisse observe the present; he studied the past. He buried himself in archives and libraries; he gathered the materials of two masterly books which were his theses for the *doctorat ès lettres*. The Prussian monarchy sprang from two roots, Brandenburg and Prussia, united only in 1618. He devoted one of these studies to Brandenburg in the remote time when the Ascanian dynasty deriving its name from the town of Aschersleben on the slopes of the Harz reigned over it; and he gave us an erudite and strongly-grounded piece of work, in which, nevertheless, his talent as an historian and

rien et d'écrivain. L'auteur jette par dessus bord le détail inutile, montre le caractère général de cette lutte âpre où les Germains envahisseurs exterminèrent les Slaves; et du volume se détache, saisissant et vivant, le portrait du fondateur de la dynastie, Albert l'Ours. La seconde étude nous transporte en Prusse et raconte comment au XIIIe siècle Hermann de Salza conquit, pour l'ordre Teutonique dont il était le grand maître, ce lointain pays, situé alors hors de l'Allemagne; ici aussi furent massacrés les habitants indigènes. D'autres morceaux détachés de l'histoire de Prusse suivirent. Après un retour sur les origines, il nous présente les grands ancêtres : Frédéric Guillaume, l'électeur qui appela dans ses États les protestants de France; Frédéric III, qui, devenu roi en Prusse, s'appela Frédéric Ier, et voici une première esquisse du portrait du roi-sergent et

---

an artist revealed itself. He threw overboard useless particulars and laid stress on the main features of that stern struggle in which the invading Germans scattered away and slaughtered the Slavs; and from his book the figure of Albert the Bear, the founder of the dynasty, stands out strikingly vivid. His second study leads us to Prussia and relates how in the XIIIth century Hermann of Salza conquered that remote country, then outside the boundaries of Germany, and gave it to the Teutonic order, of which he was Grand Master; and there again the native people were slaughtered. Other detached studies about the history of Prussia followed. After treating again of the origins, he depicted the great ancestors : Frederick-William, the Elector who called the French protestants into his dominion; Frederick III, who as king of Prussia became Frederick I; and then a first sketch of the sergeant King, and of Frederick II.

de Frédéric II. Mais comme il est dommage que les leçons faites à la Sorbonne n'aient pas été toutes recueillies! Nous aurions eu une histoire complète de l'état prussien à travers les âges jusqu'à la mort de Frédéric II, et cette histoire eût été étincelante de verve et d'esprit, sans que cet esprit se soit jamais exercé au détriment de l'exacte vérité.

Ainsi se présente bien à nous les deux volumes consacrés à Frédéric II : la Jeunesse du grand Frédéric, le Grand Frédéric avant l'avènement. *Il y a, en ces tomes, deux « héros », le père et le fils, Frédéric-Guillaume Ier et Frédéric II. Quel vigoureux relief M. Lavisse a su donner à l'un et à l'autre, au roi-sergent qui recrute partout pour sa garde des hommes de six pieds, surveille lui-même les dépenses de la cuisine, rosse ses domestiques, ses médecins, ses juges, règle la durée des prières et des sermons, mais qui crée l'armée, les finances, l'administration*

But what a pity that the lessons given at the Sorbonne should not have been all preserved. We should then posess a complete history of the Prussian State through the ages up to the death of Frederick II; a history which would be full of spirit, and, though scrupulously accurate, sparkling with wit.

The two volumes devoted to Frederick II, *the Youth of Frederick the great; Frederick the Great before his Accession* might be described in these very words. There are in these books two heroes, the father and the son, Frederick William II and Frederick II. How vividly M. Lavisse depicted both; the sergeant King recruiting everywhere men six-foot high for his Guard, looking after the expenses of his kitchen, thrashing his servants, his physicians, his judges, settling the duration of prayers and sermons, but creating

et la religion prussiennes; au jeune prince qui aime les livres, la musique, la philosophie, les beaux habits, qui écrit l'Anti-Machiavel, *entre en lutte avec son père, est emprisonné, menacé de mort, mais qui finalement se réconcilie avec ce terrible père, se fait son éducation de roi, étudie la carte de l'Europe et les moyens d'agrandir ses États, et qui, aussitôt monté sur le trône, trouve l'emploi de l'armée et du trésor paternels. Voltaire avait déjà raconté sur l'un et sur l'autre de divertissantes anecdotes; mais il avait des motifs de rancune personnels. M. Lavisse amuse aussi son lecteur, tout en parlant sans haine. Il fait mieux qu'amuser; il juge et il fait réfléchir à la destinée singulière de cette Prusse que cachaient les brumes de l'Est, qui s'introduit en Allemagne, en chasse l'Autriche catholique, et finit par absorber l'Allemagne tout entière avec l'Autriche.*

---

the Prussian army, finances, administration and religion; the young prince doting on books, music, philosophy, fine clothes, who wrote the *Anti-Machavielli*, fought against his father, was imprisoned, threatened with death; but who, finally, made up with his dreadful father; gave himself the education of a king; studied the map of Europe and the means of enlarging his dominion; and who, as soon as he had come te power, knew how to use his father's army and treasury to good purpose. Voltaire had long before told amusing anecdotes about them; but he bore them a personal grudge. M. Lavisse amuses his readers too, though writing without hatred. Better still; he judges, and he brings one to meditate upon the singular destiny of this kingdom of Prussia, hidden in the mist of the East, which became part of Germany, expelled Catholic Austria from it, and, in the end, swallowed up Germany along with Austria.

De l'histoire de la Prusse, M. Lavisse passa à l'histoire de la France qu'il n'avait jamais cessé d'enseigner et dont relèvent un certain nombre de ses premiers articles. Il lui éleva un véritable monument. La France possédait déjà un certain nombre d'études générales dont l'une a été illuminée par les éclairs du génie de Michelet. Des autres, celles du XVIIe et du XVIIIe siècle ne sauraient plus compter; ou bien ce ne sont que d'honnêtes compilations dont les volumes occupent les rayons de toute bibliothèque « respectable », sont rarement consultés et ne sont jamais lus.

Il manquait une belle œuvre d'ensemble qui fût bien au courant des dernières recherches et qui, sous une forme agréable, montrât le développement de la nation et son rôle dans le monde et la civilisation. Cette œuvre, M. Lavisse nous l'a donnée. Il ne l'a point rédigée lui-même tout entière, ce qui sans

---

From Prussian history, M. Lavisse passed on to the History of France he had never ceased to teach, and to which belonged several of his first articles; and to it he erected a real monument. Some general studies had previously been devoted to France, one of them being illuminated by the flashes of Michelet's genius. Among the others those of the XVIIth and XVIIIth centuries cannot be taken into account any more; or then they are painstaking compilations, the volumes of which are still to be found on the shelves of all gentlemen's libraries, but are rarely consulted and never read.

There lacked a fine comprehensive work brought up to the last researches, and which, in a pleasing form, should trace the development of the nation, her part in the world and in civilisation. M. Lavisse gave us this work. He did not

doute n'eût pas été possible. Il a choisi des collaborateurs versés dans la connaissance de telle ou telle période; mais il a tracé le plan d'ensemble; il a revisé avec un soin scrupuleux la tâche de chacun; il a assuré les proportions et l'unité de l'ensemble; il a animé tout le travail d'un même esprit et comme d'un même souffle; et à l'œuvre, quelle belle introduction M. Vidal de La Blache a mise avec son tableau de la géographie de la France! M. Lavisse s'était réservé un morceau magnifique : le règne de Louis XIV. Jamais historien n'a décrit de façon plus précise les réformes administratives de Colbert ou de Louvois; de façon plus brillante la cour de Versailles, l'essor des lettres et des arts. Louis XIV revit avec ses grandes qualités et ses défauts plus grands encore, en toute la complexité de sa nature. Le fond de son âme est étalé de la façon dont les or-

---

write it himself entirely, which would have been hardly possible. He chose helpmates, well acquainted with the various periods to be treated. But he himself drew the ground-plan; he revised scrupulously the contribution of everyone; he saw to the proportions and unity of the whole, and he vivified it by instilling into it one spirit, one living breath as it were; and what a fine introduction M. Vidal de La Blache gave it with his picture of the geography of France! M. Lavisse had kept for himself a magnificent share, the reign of Lewis XIV. Never had an historian shown more accurate precision in the account of Colbert's or Louvois'administrative reforms, more brilliancy in the description of the Versailles Court and the progress of Letters and Arts. Lewis XIV stands before us with the great qualities and the still greater faults of his complex nature. The last recesses of his soul are laid bare in the same way as the organs of the

ganes du corps sont fouillés par un anatomiste. M. Lavisse est décidément un peintre de portraits : nous verrons toujours Frédéric Guillaume Ier, Frédéric II, Louis XIV comme il les a représentés en leur vivante ressemblance.

∘ ∘ ∘

L'historien de la Prusse et de la France, M. Lavisse, nous a entretenus souvent des conflits entre les deux puissances au cours des siècles, de la guerre de 1870-1871, de celle qu'il prévoyait pour l'avenir. A bello ad bellum. *Il savait que le traité de Francfort se heurtait à la fidélité que l'Alsace gardait à la France, et, sur l'Alsace, sur les causes de son attachement à la patrie française, sur les persécutions qu'elle a subies depuis quarante-quatre ans pour cet attachement, il a prononcé les paroles les plus émouvantes. Il voyait les causes de conflit s'accumuler*

---

body are dissected by an anatomist. Undoubtedly M. Lavisse is a portrait-painter; we shall always see Frederick William I, Frederick II, Lewis XIV as he drew them in pictures so strikingly true to life.

An historian of Prussia and France, M. Lavisse often dwelt on the conflicts of these two powers in the course of the centuries, on the war of 1870-1871, and on that he foresaw in the future. *A bello ad bellum.* He knew that the treaty of Francfort was made void by the loyalty of Alsace to France, and he had had deep moving words about Alsace, the causes of her love for her French Fatherland, the persecution she had undergone for forty four years on that account. He saw the seeds of conflict gathering in the Bal-

dans la péninsule des Balkans. « Les Balkans et la flèche de Strasbourg dominent aujourd'hui la politique de l'Europe, » écrivit-il un jour. Il savait surtout que la Prusse est un produit de la guerre, qu'elle a toujours vécu par son armée et pour son armée, qu'elle a façonné l'Allemagne, l'ancienne Allemagne de Gœthe et de Kant, à son image, et qu'elle l'a incorporée dans son armée. Si parfois, en la générosité de son âme, il faisait le beau rêve que l'Allemagne, rassasiée de ses succès et des richesses que lui valaient son industrie et son commerce, reconnaîtrait ses injustices, renoncerait à ses violences et serait clémente aux populations annexées, bien vite il se réveillait, et constatait que l'Allemagne montait la veillée d'armes... La nouvelle guerre est venue; elle a été féroce et l'imagination ne pouvait prévoir de telles horreurs. L'un des premiers articles écrit par M. Lavisse avait été le récit de l'inva-

---

kanic peninsula. « The question of the Balkans and that of loyal Strasbourg to day tower above Europe's policy, » he once wrote. Above all, he knew that Prussia had sprung forth from war and always had lived by and for her army; that the old Germany of Gœthe and Kant had been remoulded in her image and enlisted in her army. Sometimes indeed the generosity of his heart led him to fancy that Germany satiated with the successes and wealth given her by her industry and commerce, would confess her wrongdoings, give up violence and show mercy to the oppressed; but before long he awoke from this dream, to bear witness that Germany was keeping her vigil before the Great Fight... The new war has come; it has been atrocious and imagination could not foresee such horrors. One of the first articles written by M. Lavisse had been the account of the Prussian

sion prussienne dans le département de l'Aisne en 1870-1871; mais combien plus abominables ont été les excès commis dans la lutte présente! La ville natale de M. Lavisse, ce Nouvion qu'il aime tant et qu'il nous a appris à aimer, a été saccagé; sa propre maison a été incendiée systématiquement par les engins que les chimistes avaient préparés en leurs laboratoires; des deuils privés l'ont frappé; le général Lavisse, son frère, a succombé des suites d'une maladie contractée dans les tranchées. Et pourtant M. Lavisse demeure ferme; en ces pages de guerre ici réunies, il oublie les malheurs particuliers pour ne songer qu'à la patrie; il garde l'impartialité de l'historien; et si par endroit éclate l'indignation, c'est l'indignation de l'honnête homme devant les traités violés et le sacrilège, devant les atrocités sans nom et le retour à la barbarie. Le Kaiser, qui eût pu empêcher d'un seul mot cette ter-

---

invasion in the department of Aisne in 1870-1871; but how much more hateful the outrages of the present struggle have been! The native town of M. Lavisse, that Nouvion he loves so well and he has taught us to love, has been looted; his own house has been systematically fired by the engines chemists had prepared in their laboratories; death has not spared his family; general Lavisse, his brother, died of the consequences of an illness caught in the trenches. And yet in the war pages collected in this book, the spirit of M. Lavisse remains unshaken; he forgets private misfortunes to think only of his country; he preserves the fair-mindedness of an historian; and when, at times, indignation bursts out, it is the indignation of an honest man in the presence of broken treaties, of sacrileges, of nameless atrocities and of the return of man to barbarousness. The Kaiser who, with

rible lutte, n'a pas prononcé ce mot. Aujourd'hui, il déclare qu'il n'a pas voulu la guerre; il en appelle au jugement de Dieu et de l'histoire; mais, répond M. Lavisse, « ce Dieu est trop haut et l'histoire est trop loin, » et c'est l'humanité présente qui jugera et condamnera l'auteur responsable du plus grand crime qui ait été commis contre l'humanité.

Christian PFISTER, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

---

one word, might have prevented this dire struggle, did not utter it. To-day he declares that he did not want the war; he invokes the judgment of God and History; but, according to M. Lavisse's retort, « that God is too high and History too remote »; and it is our present mankind who will judge and condemn the man responsible for the greatest crime ever committed against mankind.

Christian PFISTER, professor at the Faculty of Letters of the University of Paris.



Ernest Lavisse

LAVISSE.

ERNEST LAVISSE

PAGES CHOISIES

QUARANTE-QUATRE ANS APRÈS [1]

Il y a quarante-quatre ans, les nuits où je ne montais pas la garde au rempart, je voyais, de la fenêtre auprès de laquelle j'écris en ce moment, un éclair s'allumer et s'éteindre, par delà les hauts toits des pavillons du Luxembourg, sur la colline de Châtillon, puis j'entendais le coup de canon, puis un sifflement sinistre et enfin le fracas de l'obus éclatant dans le jardin ou dans une rue voisine.

Le jour vint où Paris affamé capitula ; ce fut le 28 janvier 1871 ; le combat devait cesser à minuit : pendant la journée, la batterie allemande de Châtillon s'était tue... Tout à coup, à dix heures, un coup de canon, puis deux, trois, puis d'autres, qui se succèdent à intervalles plus courts qu'à l'ordinaire.

---

1. Lettre au *Temps*, 11 août 1914.

Peut-être le commandant de cette batterie était ivre de vin et d'eau-de-vie, peut-être seulement saoul de barbarie et de haine. Il ne voulait point perdre ces deux heures dernières, et la canonnade, de plus en plus, s'exaspéra. Brusquement elle cessa. J'entendis minuit sonner aux deux horloges du Luxembourg ; puis ce fut le silence, mais quel silence ! Je me le suis rappelé chaque fois que j'ai veillé un mort ; mais plus profond, plus solennel fut le silence d'après minuit, il y a quarante-quatre ans. Il me semble que toute la vie de France se taisait.

Depuis l'Année terrible, pas une minute je n'ai désespéré : l'espoir et la confiance qui étaient en moi, je les ai inlassablement prêchés à des millions d'enfants ; j'ai dit et répété le permanent devoir envers les provinces perdues. Jamais la flèche de Strasbourg ne s'effaça de mon horizon. Toujours je l'ai vue, solitaire, monter vers le ciel : « Je suis Strasbourg, je suis l'Alsace, je fais signe, j'attends. »

Mais les années passaient ; le joug allemand s'étendait et s'alourdissait ; l'Europe s'accommodait de l'état des choses. La Triple-Entente se proposait de maintenir l'équilibre, comme on dit, le *statu quo*, comme on dit encore. Angleterre, France, Russie avaient leurs affaires intérieures très graves : en Angleterre, la guerre civile possible, la violente poussée démocratique ; en France, nos querelles de parti aiguës et haineuses ; en Russie, la révolution, chaque jour annoncée pour demain. La seule Allemagne semblait forte, d'une force solide, tranquille, de granit bétonné.

Les années se succédaient ; je sentais mes forces

décliner vers la fin prochaine. Mon espérance n'entrevoyait point un terme fixe. Je me leurrais de vagues hypothèses : personne, pensais-je, n'osera dire la parole décisive; personne n'osera lever la main pour le geste meurtrier; l'universelle veillée des armes ne précède pas l'aurore d'un jour de bataille; elle est la fin, dans un marasme, d'une ère d'histoire; or, cette paix armée est absurde, irritante, épuisante; on s'en fatiguera; tout ce fer s'achète par trop d'or, et l'or a mieux à faire que de payer du fer; alors, non point par vertu ni pour de nobles et hauts motifs, mais par lassitude, par intérêt, par peur, on s'assagira; on parlera raison, humanité; d'ailleurs, en tous les pays, monte le flot démocratique; et quand il aura partout submergé les hiérarchies, les mœurs et les idées d'autrefois, il faudra bien que la démocratie introduise un esprit nouveau, son esprit à elle, dans les vieilles chancelleries infectées d'historiques microbes; la politique internationale cherchera la paix entre les nations; elle la trouvera dans le redressement des injustices et la cessation des tortures; et je rêvais d'une Lorraine et d'une Alsace plus heureuses... et je me satisfaisais presque de ce rêve diminué, de ce rêve déchu.

Mais la parole décisive a été dite; le geste meurtrier a été fait; non point claire, la parole; non point fier, le geste : quelle bassesse, quelle grossièreté, quelle stupidité dans leurs mensonges! quelle ignominie! Ah! pauvre Monsieur de Schœn! on dit que vous étiez troublé en lisant votre papier à Monsieur Viviani. On l'eût été à moins. Vous êtes un brave

homme, point de tempérament tudesque, un homme doux et fin ; vous êtes un pacifiste, pauvre Monsieur de Schœn, et vous nous avez déclaré la guerre pour nous punir d'avoir bombardé Nuremberg ! Pauvre Monsieur de Schœn !

N'importe ! Contourné, tortueux fut le geste, mais il a été fait ; bête la parole, mais elle a été dite.

J'imagine que tous ceux qui avaient âge d'homme en 1870 s'émurent au premier moment. Une angoisse me tortura vingt-quatre heures durant. De ma fenêtre, je regardais longuement vers la colline de Châtillon. Je crus entendre ce minuit de janvier, sonnant dans le silence de mort.

Pourtant je n'avais pas peur. Trop évident était le contraste entre la France de 1870 et la France de 1914, entre l'Europe d'il y a quarante-quatre ans et celle d'aujourd'hui. Et puis, jamais, jamais, je n'ai douté de la France ; jamais je n'ai cru ce qu'elle disait d'elle-même ; et sous tant d'apparences vilaines, je sentais vivre son âme immortelle, car en vérité, en vérité, l'âme de la France ne peut mourir.

Mais la foi des patriotes, en notre France, notre espoir en nous-mêmes, n'eussent osé prévoir ce que nous avons vu, ce que nous voyons : les rassemblements autour des affiches annonçant la mobilisation ; les premiers qui les avaient lues, portant la nouvelle de seuil en seuil, une émotion grave ; les « Quand pars-tu ? Où vas-tu » partout échangés ; la course aux préparatifs, les premiers départs ; les larmes des femmes, mais de femmes dont pas une n'eût voulu retenir le fils ou le mari qui s'en allait au péril de mort ; l'ordre, l'exactitude, la ponc-

tualité ; de petits ruisseaux d'hommes partis des hameaux, des villages et des villes se réunissent en rivière et ces rivières confluent vers un fleuve et l'atteignent au point nommé, à l'heure dite, et ce fleuve roule son flot énorme, superbe et tranquille ; cette discipline, ce consentement à tout commandement donné ; l'obéissance offerte avant qu'on la demande ; pas de mouvement désordonné, pas de cris, à peine des chants ; le renoncement aux bavardages de presse, et nous qui, au temps de César, arrêtions les voyageurs aux carrefours des chemins pour savoir des nouvelles, nous nous contentons de celles qu'on nous donne d'une main prudemment avare ; l'universelle confiance, et bien plus et bien mieux, la merveille de ces jours, une merveille à en pleurer : toutes ces barrières intérieures — les tempéraments divers de nos petites patries et aussi la diversité de nos sentiments et de nos passions — ces barrières, tout d'un coup, à la minute, à la seconde, effondrées dans le sol ; seule visible, la frontière de France ; la même attitude, les mêmes physionomies, la même âme, à Marseille et à Dunkerque, à Bordeaux et à Nancy ; toutes les Frances : France des croisades, France de Bouvines, France de Rocroi, France de Valmy, France d'Austerlitz, France de la fleur de lis et du drapeau blanc, France de l'aigle ou du coq et du drapeau tricolore, France du bonnet phrygien et du drapeau rouge, mêlées, confondues ; oui, merveille à en pleurer de joie et d'orgueil.

Or, tenez pour pleinement certain que cette merveille est un grand présage ; cette force a sa desti-

nation; cette force crée une destinée. Toutes les fois que la France s'assemble, c'est pour quelque grande œuvre humaine. Vous verrez, vous verrez...

En attendant, nos armées ont passé la ligne des poteaux marqués de cet écusson d'Allemagne où étend ses ailes l'aigle dégradé à l'emploi de vautour. Notre émotion, à cette nouvelle, aucun Allemand ne la comprendra. La revanche, oui! oui! certes, la revanche! mais aussi le paiement d'une dette qui, si longtemps, pesa sur nos consciences.

Il y a quatre ans, un soir, à Strasbourg, parlant à une centaine d'étudiants alsaciens, je leur disais : « Mes amis, je vous demande pardon; pardon de vous avoir abandonnés à ces mains barbares! Pardon de votre déchéance, de votre souffrance, de votre martyre. » Et voici que l'espérance m'est permise de les revoir, ces jeunes gens d'Alsace, de leur parler encore, non plus dans l'intimité d'une maison amie, mais au plein jour, du haut d'une chaire de leur, de notre Université de Strasbourg.

Chers enfants de l'Alsace, combien de choses j'aurai à vous dire, et quelles choses! Je n'ouvrirai aucun livre; je ne préparerai pas de leçons, je laisserai parler mon cœur tout plein de souvenirs cruels qui jamais n'étouffèrent mes espoirs. Je saluerai l'avenir de votre Université nouvelle, qui ne sera plus un avant-poste du germanisme, un corps d'armée intellectuel, caserné, *einquartiert* dans la ville conquise par le fer et par le feu, mais un des foyers d'où rayonnera le libre, clair, humain génie de la France.

A CEUX QUI SE BATTENT[1]

Chers enfants de la France,

Je viens, pour obéir au ministre de la Guerre, vous donner de nos nouvelles.

A l'heure même où vous partiez, toutes nos discordes se sont apaisées ; nous ne sommes plus qu'une grande famille de qui la jeunesse est partie pour aller défendre à la frontière le patrimoine sacré légué par nos ancêtres.

Des adversaires d'hier, qui souvent échangeaient de mortelles injures, s'efforcent ensemble d'assurer les moyens de vivre aux familles de ceux qui offrent leur sang à la patrie.

Vous aurez peut-être peine à croire que des royalistes, des bonapartistes, des républicains modérés, des radicaux, des socialistes, des révolutionnaires et Mgr l'archevêque de Paris et le grand rabbin, et des protestants et des libres penseurs s'accordent fraternellement. Cela est cependant, et je le vois tous les jours.

Voilà donc de bonnes nouvelles, et vous voyez que nous nous portons bien.

Toutes nos pensées vont vers vous tous. Sans doute, chacun de nous pense de préférence aux

1. *Bulletin des Armées*, 18 août 1914.

siens ; il les cherche dans votre grande foule. C'est de tel front chéri qu'une mère, une sœur, une femme, une fiancée voudrait en ces jours torrides essuyer la sueur. Mais notre amour vous embrasse tous, chers enfants de la France. Tous ensemble, vous êtes notre enfant.

Savez-vous que c'est la première fois que toute la jeunesse de la France est assemblée sous les drapeaux, et que toute la nation est de cœur avec son armée, la première fois dans son histoire si longue?

C'est que jamais nous ne vécûmes une heure plus grave que celle-ci.

Le peuple d'Allemagne est perverti par un colossal orgueil. Il exalte sa force comme une vertu divine ; il en menace le monde entier, la France surtout, qu'il déteste, sentant bien que point par point l'âme française s'oppose à l'âme allemande.

Des voix allemandes insultent chaque jour notre France, criant qu'elle est déchue, moribonde dans la pourriture, et que le moment est venu de l'achever.

Il est donc parti en guerre, le colosse d'Allemagne ! Ce peuple, qui se dit civilisé par excellence, apporte à la guerre des mœurs de Peaux-Rouges. Mais il n'a pas le flair des sauvages. Il semble n'avoir rien prévu : comme un homme ivre, il se heurte à des obstacles à droite et à gauche, il s'étonne et il crie sa colère.

Le premier grand obstacle a été la Belgique. Gloire à ce peuple et à son roi !

Ils viennent de prouver que la force d'une âme de peuple ne se mesure pas à l'étendue d'un territoire.

Ils ont frappé du poing le visage du colosse, qui s'est arrêté étourdi.

A vous maintenant, chers enfants de la France! Le signal va être donné.

Nous vous sentons recueillis, impatients, héroïques. Quelle œuvre grande et glorieuse, en effet, faire rentrer dans ces gorges rauques insultes et mensonges, faire claquer au vent nos nobles et claires couleurs sur notre rive du Rhin, de Huningue à Strasbourg, reprendre notre Lorraine avec notre Alsace ; et puis, par la victoire du droit, sauver l'humanité !

La lutte sera rude ; les heures pénibles, inquiétantes même peut-être, mais la finale victoire est certaine et suivie d'un beau lendemain.

Après cette guerre, comme après un orage, l'atmosphère se rafraîchira ; les poitrines humaines respireront librement. Nous ne serons plus obligés de nous demander chaque année : « A quand la guerre ? » Ou bien : « Quel traquenard nous ménagent-ils, ces perfides ? »

Nous ne nous préoccuperons plus des hochements d'un casque impérial irrité. On ne nous parlera plus de sabre aiguisé, de poudre sèche, et le tapage des anniversaires chômera.

Vraiment, il y a trop longtemps, comme je l'ai souvent entendu dire ces jours-ci dans nos rues, que « ces gens embêtent le monde ». Leur ôter la possibilité d'embêter le monde, c'est votre tâche ; après que vous l'aurez accomplie, la patrie vous bénira et l'humanité vous acclamera, chers soldats de la France !

LE DEVOIR DES CIVILS [1]

Trouver en soi un point d'appui sûr : le devoir très clair de ne pas se préoccuper de soi.

Mettre sa personne, ses intérêts, ses aises, ses dangers en comparaison avec les intérêts, l'honneur et le péril de la patrie.

Penser à la patrie pieusement.

Ne pas croire que le point où l'on est, ce point fût-il Paris, est celui où sera prononcé le jugement dernier.

Regarder une carte de la France et de la Belgique, pas seulement l'Oise et la Seine, mais la Meuse, la Moselle, les Vosges, Anvers.

Regarder une carte de l'Europe, le Danube, la Vistule, l'empire russe.

Sur l'Oise, la Meuse, la Moselle, au pied des Vosges, autour d'Anvers, sur le Danube, sur la Vistule, s'échelonnent les champs de la même immense bataille.

Regarder une carte du monde, le Canada, l'Australie, les Indes, d'où volontaires et soldats arrivent à la rescousse, et le Japon qui, en attendant mieux, attaque l'empire que l'Allemagne avait commencé de se tailler en Chine.

---

1. Lettre au *Temps*, 3 septembre 1914.

Partout le fusil, la mitrailleuse, le canon, l'avion, le dirigeable, les blessures, la mort.

Penser d'autre part à la raison de cet événement prodigieux.

Un peuple aspire à la domination sur le monde; ses écrivains, ses penseurs le disent et le proclament.

Ce peuple croit être le seul qui mérite de vivre pleinement; il ne reconnaît aux autres le droit de vivre qu'autant qu'ils ne gênent aucun de ses mouvements, et ne contrarient aucun des desseins de son ambition sans limites.

Aucune parole jurée, aucun scrupule d'honneur ne l'arrête; comme il n'a point en lui le sentiment de l'honneur, il s'étonne de le trouver chez autrui : « Qu'est-ce que c'est que cela? » a dit M. de Bethmann-Hollweg, quand l'ambassadeur du roi George lui a parlé de l'honneur de l'Angleterre.

Ce peuple a pour chef le descendant de ces Hohenzollern, qui, ayant créé par la force l'État prussien, honorent cette force comme l'insigne vertu.

Tout Hohenzollern est avant tout un *Kriegsherr,* le chef de guerre. Il n'a de considération que pour l'uniforme de guerre. Dans son palais, des rangées d'armoires sont pleines d'uniformes. Réfléchissez sur ce petit fait; les petits faits souvent en disent long sur les grandes choses. Lorsque l'empereur Guillaume apprit que l'Angleterre lui déclarait la guerre, il trouva tout de suite une façon, la plus cruelle et la plus offensante à son avis, de se venger : il envoya à l'ambassadeur un de ses officiers, qui déclara d'un ton raide que jamais Sa Majesté ne

porterait plus l'uniforme de maréchal ni celui d'amiral anglais.

Ce militarisme, qui n'existe nulle part ailleurs, est le produit d'une caste prussienne hautaine et dont les idées et les sentiments sont d'un autre âge, très reculé. Indépendance des peuples, honneur des peuples, intérêts des peuples, liberté, justice, voilà ce qui est menacé. Voilà pourquoi le champ de bataille s'étend à toute la terre.

Penser ces choses aux heures noires, fortifier son âme dans les crises d'inquiétude, conclure par la délibération de sa conscience qu'il vaut la peine de combattre, de souffrir, de mourir pour de telles causes ; croire que les défenseurs de ces causes ne peuvent être vaincus. Ou bien, si l'on s'affole, si, étant terrorisé, on devient terroriseur, si, par la diffusion de sa peur, on ajoute au péril public, conclure que l'on est un très pauvre homme.

LA GUERRE [1]

Tout à coup s'est produit l'événement depuis longtemps prédit et annoncé, décisif et terrible : la guerre.

Beaucoup n'y pouvaient croire ; ils demandaient : qui prendra la responsabilité de mettre le feu à l'Europe, un feu qui gagnera le monde? Mais, eux-mêmes, ceux-là s'inquiétaient, sentant comme une fatalité peser sur l'humanité. Ils pensaient : le conflit n'éclatera pas franchement ni pour sa vraie raison ; mais, un jour, surviendra quelque incident et une étincelle jaillira, qu'attendent les poudres sèches. L'incident serbe est survenu ; les poudres se sont enflammées, et c'est la guerre.

L'immédiate responsabilité, la responsabilité occasionnelle, qui fut prise en août dernier, apparaît clairement déjà dans les actes diplomatiques : il n'y aurait pas eu de guerre, si l'Allemagne ne l'avait pas voulu ; il y a eu la guerre, parce que l'Allemagne a voulu la guerre. Mais il est une responsabilité antérieure et primordiale : l'Allemagne ne pouvait laisser le monde en paix qu'à condition qu'il subît le joug de son orgueil.

---

1. Lu à la séance de rentrée de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 5 novembre 1914. Publié dans la *Revue de Paris* du 15 mars 1915.

L'orgueil allemand est aussi vieux que la nation même. Il est un mélange étrange de profane et de sacré, de thèses philosophiques et de réminiscences bibliques, de raisons historiques et de raisons économiques, de haute poésie et de prose très plate. Il prétend que, par la force d'Arminius, en l'an neuf avant Jésus-Christ, l'Allemagne a libéré le monde de la domination romaine, et qu'ensuite elle a été appelée à succéder à Rome dans le gouvernement des hommes. Ses rois-empereurs du moyen âge s'appelaient Césars et ils faisaient semblant de régenter les rois. Mais leur « saint-empire romain de la nation germanique » ne put empêcher les peuples modernes de naître et de croître en pleine indépendance, et l'Allemagne expia son rêve par un long anéantissement politique. Alors, à la fin de l'avant-dernier et au début du dernier siècle, elle proclama sa prétention à la domination intellectuelle. Son philosophe pédagogue, Fichte, lui démontra que, seule au monde, elle était capable de concevoir un idéal, et que cet idéal ne pouvait être exprimé que par la seule langue allemande, l'Allemagne en crut Fichte et d'autres qui confirmèrent sa parole. Mais l'orgueil allemand ne se contenta jamais de cet empire intellectuel, de l' « empire des airs » qu'on lui disait dévolu, l'empire des terres appartenant à la France et celui des mers à l'Angleterre. L'Allemagne aspirait à la force politique; en elle agissait, avant qu'un de ses philosophes la définît, « la volonté de puissance ». Pour avoir l'unité, première condition de la force, elle se fit ou se laissa faire prussienne, et, sous l'hégémonie d'un État entre tous

militaire, parce qu'il est, non pas un produit de sol et de race, non pas un produit de nature, mais une création, envers et contre tous, de la volonté d'une dynastie, l'Allemagne des philosophes descendit du ciel en terre ; elle devint l'État le plus formidablement armé qu'il y ait au monde.

C'était son droit de devenir une nation ; mais, arrivée tard à cette dignité où d'autres l'avaient précédée, trouvant occupés par les vieilles nations historiques les meilleurs territoires des continents subordonnés à l'Europe, débordante de sève et d'énergie, surpeuplée, orgueilleuse plus que jamais et d'un orgueil plus hautain, plus rude, implacable, plus pratique aussi, orgueil de race, orgueil d'histoire, orgueil militaire, orgueil industriel, orgueil de comptoir, elle a dit, elle a crié : « Place à l'Allemagne ! » Et cette place, elle la veut immense.

Témoin, l'empereur d'Allemagne.

Un jour, en mars 1903, Guillaume II, haranguant les gens de Brême, au moment d'entreprendre son fameux voyage de Tanger, commença par dire que, réflexion faite, il ne pensait pas à conquérir le monde à la façon de Napoléon et d'Alexandre : « Je me suis promis, en raison des leçons trouvées dans l'histoire, de ne jamais aspirer à une vaine domination universelle... Si, plus tard, on doit parler dans l'histoire d'un empire universel allemand ou d'une domination universelle des Hohenzollern, il faudra que cette domination soit établie non par des conquêtes militaires, mais sur la confiance universelle des nations qui poursuivent toutes un même idéal.

Il faut que vous ayez la ferme conviction que le bon Dieu ne se serait jamais donné tant de peine pour notre patrie allemande et pour son peuple s'il ne nous réservait pas une grande destinée. Nous sommes le sel de la terre... Dieu nous a appelés à civiliser le monde. »

Point « par des conquêtes militaires... », disait-il. C'est donc Guillaume le pacifique qui parlait ce jour-là. Pour établir la domination universelle des Hohenzollern, il demande seulement aux nations de lui faire confiance, et d'accepter un même idéal, évidemment celui que le bon Dieu révéla aux Allemands ; mais, si les nations refusent cette confiance, qu'arrivera-il? L'empereur Guillaume l'a dit, un autre jour : le 6 février 1907, au soir d'élections au Reichstag qui furent une défaite pour les socialistes, une foule berlinoise appela l'empereur au balcon ; l'empereur parut : « Merci, dit-il, merci de tout mon cœur pour l'ovation que vous me faites aujourd'hui. » Il rappela un propos de Bismarck sur l'Allemagne mise en selle et qui chevauche, et continua : « J'ai cette conviction inébranlable que, si toutes les classes de la société, modestes ou élevées, toutes les confessions sont intimement unies, non seulement nous irons à cheval, mais nous abattrons sur notre passage à cheval tous les obstacles qui nous seront opposés. » Il cita des vers du poète Kleist : — « Que nous importe la règle selon laquelle est abattu notre ennemi, quand il est à nos pieds, lui et tous ses étendards ! La règle qui l'abat est la plus haute de toutes. » — Et il conclut : « L'art d'abattre, nous l'avons appris, et nous brûlons du

désir de le pratiquer encore dans la suite... » La foule berlinoise remercia l'empereur par des hourras.

*
* *

C'est la guerre.

C'est la guerre la plus vaste en territoire, la plus nombreuse en soldats, la plus féroce en actes que l'histoire ait jusqu'à présent connue.

D'énormes foules, ahuries de terreur, en ont fui l'approche ; elles sont allées devant elles, n'importe où, loin, plus loin encore, les privilégiés en carriole, à cheval, à âne, et, le plus grand nombre à pied, éreintés et muets, les vieux soutenus par les jeunes, les tout petits passant de bras en bras ; une mère a été vue gardant en ses bras son enfant mort qu'elle ne voulait point se laisser arracher, si loin du cimetière du pays natal. Les uns ont emporté, au hasard, ce qui se trouvait sous la main, à la minute d'affolement ; les autres ont les mains vides, les poches vides. Plus de toit, plus de pain ; c'est l'écroulement de toute la vie civilisée et le retour aux âges de la barbarie primitive.

Les lois de la guerre, les lois officiellement codifiées, sont outrepassées. Les Allemands ont annoncé à l'avance que la prochaine guerre qu'ils feraient serait plus atroce que toutes les guerres passées : « Une coalition de la France et de la Russie peut être vaincue avec nos seules forces, a dit le général von Falkenhausen, si, sans hésitations et sans scrupules, nous nous élevons dans la guerre à un usage plus grand de la violence. » Ils veulent exter-

miner leurs ennemis, et d'abord et surtout la France! « Il faut, a dit le général Bernhardi, que la France, dans le prochain et inévitable conflit, soit si complètement écrasée que l'Allemagne ne la trouve plus jamais sur son chemin. » C'est pourquoi ils inventent des prétextes à des massacres de femmes et d'enfants, achèvent les blessés sur les champs de bataille, brisent les instruments de travail, détruisent les usines, gâtent les mines, incendient, après les avoir saccagés, villages et villes. Ils s'acharnent aux monuments les plus sacrés du passé. Ils détruisent l'université de Louvain; ils incendient Notre-Dame de Reims; ils jettent des bombes incendiaires sur Notre-Dame de Paris. Que leur importe le passé? Ils préparent à l'humanité un avenir, l'avenir allemand, et ils annoncent qu'il sera splendide.

C'est la guerre des grandes hécatombes et des flots de larmes. Dans les pays belligérants, il n'y aura pas une seule famille parmi des centaines de mille, qui ne soit mise en deuil. Toutes souffrent cruellement par l'inquiétude perpétuelle, par cette sensation de l'étau qui saisit les cœurs dès le réveil des nuits troublées. On attend des nouvelles qui n'arrivent pas; enfin, voici une lettre : il est vivant; ou plutôt il était vivant à telle date; mais depuis? la bataille ne cesse pas sur ce front de quatre cents kilomètres; finira-t-elle jamais? Ou bien on apprend qu'il est « disparu » : est-il blessé, prisonnier, tué? Et l'on cherche par tous les moyens, et l'on ne trouve pas, et l'on veut espérer toujours. Ou bien la certitude arrive; c'est fini, on ne le reverra plus jamais, et l'on pleure et sanglote, ou, si l'on ne sait

pleurer, l'on s'abîme dans les profondeurs de la douleur humaine.

Il faudra bien qu'il y ait une justice sur terre contre ceux par la volonté de qui l'humanité a tant souffert et va tant souffrir encore. Il faudra qu'elle soit implacable, cette justice.

*
* *

Mais toutes ces souffrances valent la peine que nous les endurions.

Nous, un vieux peuple, le premier qui, des décombres de l'empire romain, leva la tête et chercha et trouva les destinées nouvelles ; nous qui avons tant travaillé, de notre esprit et de nos mains ; nous qui avons nos défauts, certes, et que remord plus d'une faute grave commise au cours de notre histoire ; mais nous qui, à toutes les heures de l'humanité, avons dit notre mot, accompli notre acte, exprimé notre génie ; nous, artistes inventeurs de monuments et de poèmes ; argumentateurs aux temps scolastiques et créateurs de la philosophie moderne ; nous qui avons ouvert toutes les voies, toutes, à la science moderne ; expérimentateurs de toutes les formes politiques et sociales — la primitive royauté de nos anciennes dynasties, la royauté splendide de Louis XIV, la république et la démocratie ; — nous qui avons enseigné aux hommes par notre XVIII[e] siècle la valeur et la dignité de la personne humaine ; pour qui les nations, grandes ou petites, sont aussi des personnes humaines, dont nous estimons la valeur et respectons la dignité ;

nous de qui les armes et les idées ont débrouillé le chaos allemand, simplifié cette mosaïque anarchique qu'était la vieille Allemagne, détruit les trônes de centaines de principicules, comiques réductions de potentats, singes de Louis XIV, entre lesquels, si nous n'avions secoué le monde, si nous ne l'avions mis sens dessus dessous, l'Allemagne répartirait aujourd'hui encore les saluts de ses échines nées respectueuses ; nous qui assistâmes à leur naissance les États-Unis d'Amérique, et la Grèce, et la Belgique, et les principautés du Danube et l'Italie ; nous, que l'on sait des libérateurs, et vers qui se tournent tous les espoirs des opprimés, il s'agit de savoir si nous allons être déchus de nos antiques dignités, réduits à notre tour à la condition d'inférieurs et d'opprimés, c'est-à-dire qu'il s'agit de savoir si la France continuera de vivre.

*
* *

La France l'a compris ; c'est pourquoi elle a réuni et tendu toutes ses forces dans la lutte pour le salut et pour la victoire.

Aux premiers jours, plus d'un s'inquiéta ou même désespéra ; l'Allemagne était si redoutable ! Elle augmentait sa force tous les jours ; les corps d'armée s'ajoutaient aux corps d'armée ; Krupp fabriquait, dans le mystère de ses ateliers, des machines monstres pour la guerre sur terre, sur mer et dans les airs. Rien ne contrariait ce travail ; tout conspirait à le soutenir. L'augmentation de la force était la pensée constante des maîtres de l'Empire, et la

puissance d'une pensée constante est terrible. Le *Reichstag* entassait sans compter, au budget de la guerre, centaines de millions sur centaines de millions. Dans l'opinion publique, aucune vraie résistance; les socialistes internationalistes se révélaient, à l'observateur attentif, purs nationalistes; les intellectuels, ceux qui se disent les représentants de la science et de l'art allemands, en venaient à se persuader que la pensée allemande ne saurait vivre que par la grâce du militarisme prussien. Toute cette nation énorme, unanime, proclamait sa grandeur intellectuelle, sa grandeur morale et sa puissance, et ceux qui l'entendaient n'osaient pas ne pas la croire, pensant à l'honneur qu'elle avait eu en 1870 de vaincre, et si complètement, la France.

Il y avait chez nous des âmes de vaincus; que la jeunesse leur soit indulgente! Elles sont tourmentées par les souvenirs de cette totale défaite, des désolantes nouvelles qui se succédaient impitoyablement, de cette proclamation d'empire sous les lambris de Louis XIV, du passage de ces casques sous l'arc de Napoléon, et, à la fin, de l'amputation de la patrie! Ces souvenirs, malgré qu'on en ait, se présentent tout à coup; on les chasse; ils reviennent, semblables à des tentations obsédantes. Du moins, parmi ces âmes, il en est qui ne se laissent pas induire au désespoir. Elles se défendent par la simple et indéfectible foi en la patrie. Je m'honore d'être une de ces âmes.

Or voici que la guerre donne raison aux croyants.

A mesure qu'on s'éloignait de « l'année terrible »

et que de nouvelles générations arrivaient à la vie, le pli de la défaite s'effaçait; un jour il disparut, et la taille française se redressa. Un obscur et profond travail s'était accompli; des indices l'annonçaient, comme ces mouvements de plus en plus marqués de révolte contre l'insolence des menaces allemandes. Quand l'heure sonna, au premier coup de l'heure, une France est apparue, la vieille et toujours jeune France, comme l'ont faite son sol et son ciel privilégiés et son histoire tant de fois séculaire; elle est apparue riche des vertus ancestrales et de vertus nouvelles. Elle-même s'étonne d'être si forte et si belle, et ses amis s'étonnent aussi, et, plus encore, ses ennemis.

* * *

Cependant l'Allemagne se tient toujours pour assurée de la victoire, et tout près de réaliser le rêve de son orgueil. Ce rêve, elle l'a précisé de plus en plus, et il est devenu tout un programme, dont les parties se tiennent fermes et serrées.

Victorieuse, croit-elle, elle assurera la paix de l'avenir en instituant une confédération des États-Unis d'Europe; elle y fera entrer d'abord les vaincus de cette guerre; les autres seront invités à y prendre place; mais, s'ils refusent leur consentement, « l'Allemagne, après cette guerre victorieuse, sera de taille à les y contraindre par force ».

L'Allemagne seule demeurera en armes; la flotte militaire de l'Angleterre sera supprimée; quant aux armées de terre, autres que l'allemande, elles n'au-

ront plus de raison d'être ; pour protéger la confédération contre tout péril, l'Allemagne suffira ; elle sera « le centre de gravité militaire ».

L'Europe pourra enfin travailler dans la sécurité de la paix, mais non point comme auparavant, selon la convenance de chacun, au hasard des volontés particulières ; le travail sera « organisé », c'est-à-dire qu'à chacun devra échoir la part de travail qu'il est le plus capable d'accomplir. L'Allemagne discernera les aptitudes et distribuera les tâches. Seule, d'ailleurs, elle possède la science économique et s'entend à manier la richesse ; en ce moment la *Reichsbank* montre sa supériorité sur la Banque d'Angleterre et la Banque de France ; il faudra retirer de Londres le marché monétaire et le transférer à Hambourg, tout désigné pour le recevoir. Et l'Allemagne deviendra « le centre de gravité économique ».

L'Allemagne ne prétend pas imposer aux peuples sa langue, sa pensée, son esthétique ; mais, une fois établie « la prédominance » de son *Deutschtum*, les obstacles que « les manifestations particulières des peuples opposaient au progrès de la culture » tomberont. Et l'Allemagne sera le « centre de gravité intellectuel ».

On croirait ce programme inventé par quelque ennemi facétieux de l'Allemagne, et qui a outrepassé les limites de la plaisanterie. Or je n'ai fait que résumer la déclaration récente d'un maître illustre d'une grande université allemande, celle de Leipzig ; j'ai cité textuellement plusieurs phrases de ce morceau, intitulé *l'Europe sous la direction de*

l'Allemagne (1). Mais peut-être cet homme est un maniaque, un monomane, un fou? Non. Il a condensé en quelques pages toute une énorme littérature, où se révèle la pensée d'une nation. Son mérite est d'avoir brièvement défini le *Deutschtum;* après avoir lu son manifeste, j'ai pensé que ce *Deutschtum* pourrait être figuré, en vignette, par une trinité symbolique : un sabre et une férule croisés sur un billet de banque.

Mais il ne s'agit pas de sourire et de hausser les épaules. La grandeur colossale de ce rêve fait prévoir avec certitude que l'Allemagne, avant de s'avouer vaincue, dépensera toute son énergie. On ne peut déchoir d'une telle hauteur sans s'être cramponné par les pieds, par les mains, et, après les mains et les pieds coupés, par la mâchoire. Il nous faut donc admettre la rude réalité, dissiper les illusions, qui exposent aux découragements, nous armer de patience — nulle arme ne nous est plus nécessaire — et d'une patience à toute épreuve et longue portée. Mais déjà s'annonce le châtiment de l'orgueil d'Allemagne. On a raison de dire que l'orgueil est une passion qui aveugle; les Allemands, s'ils voyaient clair, n'auraient pas méprisé leurs adversaires au point de les imaginer capables de se laisser réduire à la condition de vassaux, de disciples et de contremaîtres. Leur diplomatie, s'ils

1. Ce morceau a été traduit dans la *Semaine littéraire de Genève* du 17 octobre 1914. M. Ostwald y affirme que la défaite de l'Allemagne assurerait « la suprématie des instincts inférieurs sur les supérieurs, de la brute sur l'homme, et un recul de la moralite avant-coureur de la ruine de la civilisation... ».

voyaient clair, n'aurait point commis tant d'erreurs si grossières. Comme leurs ministres et leurs ambassadeurs, et par aveuglement aussi, leurs généraux se sont trompés. Plans politiques, plans militaires, tout s'écroule ; et, déjà, dans le lointain, les défenseurs du droit, de la justice, de la liberté, aperçoivent la consolatrice de tant de douleurs, la vengeresse de tant de crimes : la victoire.

L'ÉTAT D'ESPRIT QU'IL FAUT [1]

Au début de cette année, qui donnera une très grande date à l'histoire, souhaitons-nous de maintenir nos esprits en l'état de fermeté, en nous gardant des illusions et des paniques.

A peu près toute la presse nous induit aux illusions. Elle atténue les nouvelles fâcheuses : par exemple, elle a présenté la prise d'Anvers par les Allemands comme un acte insignifiant. Lors de la première marche des Russes en Prusse Orientale, elle en a célébré l'allure triomphale ; même certaine manchette annonça que nos alliés n'étaient plus qu'à cinq étapes de Berlin. Du grand revers des Russes et de leur recul, nos journaux ont à peine parlé. De même, pendant la formidable lutte engagée entre la Vistule et la Wartha, de trop grandes espérances nous ont été données prématurément.

Après que tant d'armées autrichiennes ont été exterminées par des télégrammes, comment ne pas croire qu'il ne reste plus d'armée à l'Autriche? Pourquoi voulons-nous que les perpétuelles attaques allemandes sur nos lignes soient des efforts « désespérés » ? Et, parce que des soldats allemands, pris au sortir de tranchées où ils ont passé des jours et

---

1. *Revue de Paris* du 1er janvier 1915.

des nuits, n'ont pas bien belle mine, avons-nous le droit d'en conclure que l'ennemi soit à bout de force? Enfin, chaque fois que paraît en Allemagne une feuille des morts, nous récapitulons les précédentes, et nous arrivons à des chiffres formidables; mais nos chiffres, à nous, où sont-ils publiés?

Ni les manchettes qui crient victoire, ni les silences opportuns ne rassurent les pessimistes; au contraire, ceux-ci ricanent amèrement quand une favorable prévision s'est trouvée fausse. Ils rappellent que les Russes en sont encore à combattre dans la Pologne envahie, et les Anglais, les Belges, et nous dans la Belgique et la France envahies aussi. L'un d'eux me disait qu'au train dont nous marchons, il nous faudrait pour atteindre Berlin marcher pendant onze années pour le moins. Ils donnent aux silences opportuns des interprétations sinistres. D'autre part, chez les optimistes eux-mêmes — qu'ils l'avouent ou non — toute espérance déçue provoque une dépression. A la longue, ces hausses et baisses de baromètre sont énervantes.

Pourquoi ne pas nous mettre et nous maintenir en présence de la réalité vraie? La vue du réel, la réflexion sur le réel, voilà précisément ce qui nous donnera la fermeté d'esprit.

*
* *

Il n'est pas vrai que l'Allemagne soit à bout de force. Sa puissance militaire, réduite par la grandeur des pertes qui lui ont été infligées, demeure formidable. Ni les hommes, ni les outils ne lui manquent pour la guerre terrienne, la guerre maritime,

la guerre aérienne, et il est possible et probable qu'elle nous réserve des surprises pénibles. Elle souffre dans sa vie économique ; Hambourg prend des airs de ville morte ; le grand commerce est suspendu ; très médiocre est le succès des emprunts ; l'inquiétude pour la subsistance a certainement commencé : « Ne gâchez pas le pain, écrit le ministre du commerce ; n'en jetez pas une miette. » Mais ne nous faisons pas croire que l'Allemagne soit à la veille de s'effondrer sous le poids de la guerre. Pas plus que ses armées, ses finances ni ses provisions ne sont épuisées. Sa force morale est à peu près intacte. A la vérité, les hauts gouvernants ne peuvent pas ne pas être troublés par les événements. Très certainement l'empereur et son chancelier pensent plus d'une fois par jour : « Si nous avions su, si c'était à refaire... » Mais, de ces sommets, l'inquiétude n'est pas descendue encore dans l'immense plaine. L'Allemagne, en qui s'est faite comme chez nous l'unanimité patriotique, qui croit sa cause bonne, comme nous la nôtre, résolue comme nous aux ultimes sacrifices, croit aussi fermement que nous à la victoire finale.

Voici des faits certains, et qui prouvent qu'après cinq mois de guerre l'Allemagne demeure — je répète le mot — formidable. Mais considérons d'autres faits, non moins certains.

*
* *

Toutes leurs prévisions diplomatiques ont été déjouées.

Ils ont cru d'abord que la Russie et la France

accepteraient l'humiliation de la Serbie, et, par là même, s'humilieraient, ils se sont trompés.

Quand ils ont décidé la guerre, ils ont cru :

1° Que l'Angleterre s'en désintéresserait ou à peu près ; ils se sont trompés ;

2° Que l'Italie, bon gré, mal gré, marcherait avec eux ; ils se sont trompés ;

3° Que la Belgique, après quelque semblant de résistance *pro forma,* les laisserait passer, ils se sont trompés.

Ils ont cru, dit-on, qu'ils attireraient le Japon dans leur alliance, et même on raconte que l'empereur Guillaume daigna écrire au mikado une lettre séductrice. Je ne sais pas ce qu'il faut en croire ; mais certainement ils n'ont pas prévu l'étonnant billet par lequel le Japon leur donna « le conseil » d'évacuer dans un délai très court Kiao-Tchéou, cette forteresse avancée de la *Kultur*. Très pénible assurément fut à l'empereur d'Occident, qui un jour invita l'Europe à se coaliser contre le péril jaune, cette gifle de la main jaune.

Or ces erreurs et ce défaut de prévoir sont graves. Ils révèlent chez nos ennemis une grande médiocrité de la faculté de discernement, la méconnaissance et le dédain d'autrui, causes énergiques de sottises, de mécomptes et de désastres.

Ils ont cru, ils ont annoncé, comme la chose du monde la plus certaine, comme chose faite, qu'ils casseraient les reins à la France en un tour de main, et qu'ensuite ils jetteraient hors d'Europe l'asiatique Russie.

Le jour de leur entrée à Paris n'était pas exacte-

ment fixé; ils se donnaient un « battement » de quelques vingt-quatre heures; mais certainement, avant la fin d'août, ils seraient devant la Ville. Ils célébreraient la fête du bombardement, une fête colossale : les forts écrasés en un clin d'œil, Notre-Dame en miettes, partout le fracas, l'incendie, la mort. M. le préfet de la Seine, et M. le préfet de police sortiraient de la Ville, précédés du drapeau blanc. La capitulation signée, viendrait non plus une visite furtive comme en 1871, mais la pleine entrée triomphale et l'occupation : Guillaume II à l'Élysée, le chancelier Bethmann au Palais-Bourbon, le général allemand gouverneur de Paris aux Invalides, près du tombeau de l'Empereur; des soldats dans toutes les casernes et tous les postes, et les officiers battant du bruit de leurs sabres les trottoirs du boulevard — toute la grande soûlerie d'orgueil, si ardemment rêvée. Puis Paris serait traité en otage. Ils voulaient, paraît-il, le diviser en quartiers, avertir notre gouvernement que, s'il n'avait pas, tel jour, accepté des préliminaires de paix, un quartier sauterait; un autre ensuite, après un nouveau délai; et ainsi de suite. Or nous savons maintenant à n'en pas douter qu'ils étaient très capables de détruire Paris : « Quelque chose, disait un de leurs ancêtres germains — Alaric, je crois, — me pousse à brûler Rome. »

Or ils se sont approchés de Paris, puis détournés; puis ils ont reculé; sur l'immense ligne de notre front, chaque jour ou presque, ils attaquent, et quelquefois par de grands efforts très meurtriers, et ils n'ont pas fait un pas en avant; ils en ont fait

plus d'un en arrière. Ce n'est plus la grande ruée ; c'est la défensive derrière des haies de fer, dans des fossés. Comme la diplomatie allemande, la stratégie allemande s'est trompée : ni Paris, ni Nancy, ni Calais, ni Varsovie.

* * *

Or il aurait fallu faire très vite. « Nous sommes obligés de faire très vite, » a dit le chancelier de l'Empire, et, quand on lui objectait de vulgaires raisons de droit, il répétait : « Mais je vous ai déjà dit qu'il faut que nous allions très vite. » Les militaires étaient du même avis ; ils voulaient la guerre courte et bonne. Par bonne, ils entendaient atroce. Ils disaient : « Nous voulons la guerre atroce, pour qu'elle soit courte. Courte, elle sera moins malfaisante. » Ils disaient : « Nous serons barbares par humanité. » Mais, de la guerre courte, ils eussent tiré un autre bénéfice. Supposez la guerre finie après quelques semaines : l'Europe et le monde s'étonnaient et s'apeuraient ; l'étonnement et la peur les induisaient à l'admiration, et l'Allemagne, décidément invincible, humait la fumée des encensoirs d'Europe et d'autres lieux.

Donc ils ont fait la guerre la plus cruelle que l'on pût imaginer ; pourtant la guerre dure, et elle n'est pas près de finir ; eux-mêmes en conviennent à présent. Et le catalogue de leurs crimes s'allonge, s'allonge toujours ; il est illustré par des vues de ruines lamentables à faire pleurer toute l'humanité. Il circule en Europe, en Amérique, partout ; il y provoque l'indignation, même l'horreur.

Oh oui ! Il aurait fallu faire vite.

Si l'on avait fait vite, on n'eût pas été obligé de plaider sa cause, de donner ses raisons. Une raison unique eût été donnée après la victoire prompte ; le *quia nominor leo*. Mais il a fallu renoncer à l'espoir de la victoire prompte, s'inquiéter de l'opinion d'autrui, parler. Et ils ont parlé.

Ils ont parlé impayablement. De quel poids d'or n'aurions-nous pas payé le manifeste des intellectuels et les déclarations complémentaires du professeur Ostwald et celles du professeur Lasson ? Je me souviens qu'au temps du boulangisme, pour avertir le général qu'il était imprudent et maladroit en ses propos, on chantait :

> « Ne parle pas, Ernest, je t'en supplie! »

Il nous faut chanter aujourd'hui :

> « Ne te tais pas, Lasson, je t'en supplie;
> Je t'en supplie, Ostwald, ne te tais pas ! »

Ces hommes et d'autres encore, à peu près tous les Allemands parleurs, révèlent l'Allemagne avec une impudeur excusable seulement par un état d'innocence semblable à celui de nos premiers parents, qui, avant de commettre le péché originel, ne s'offusquaient point de leur nudité. Ces instituteurs de l'Allemagne disent, parodiant le mot de l'Éternel : « Nous sommes ceux qui sont. » Ils disent : « En nous est la vie *absolue ;* chez vous autres tous, elle n'est que *relative*. Chacun de vous a bien quelques raisons de vivre, des raisons éparses et faibles et qui vont s'affaiblissant ; vos existences ne prendront

valeur que subordonnées à la nôtre, *organisées* par nous, car nous sommes les *organisateurs* de l'humanité. » Ils ajoutent pour nous séduire, et toujours avec l'audace de l'état d'innocence : « Voyez comme nous sommes beaux ! » Et ils étalent leurs beautés opulentes.

Ils nous promettent une vie nouvelle et bienheureuse. Ils prendront la peine de penser pour nous ; ils nous diront la part qu'ils nous réservent du commun travail. Ils nous dispenseront du port d'armes, trop lourd à nos épaules fatiguées ; la communauté organisée, ils se chargeront de la défendre contre les Barbares, c'est-à-dire contre les Slaves et les Jaunes ; ils aboliront ainsi le militarisme des autres, et le bienfait sera grand. Aussi une juste rémunération leur est-elle due ; d'ailleurs elle ne sera que la satisfaction de leurs besoins. Ils disent : « Nous avons besoin du minerai de Lorraine, des vignes de Champagne ; nous avons besoin de la Belgique ; nous avons besoin des colonies ; nous avons besoin de la route des Indes ; nous avons besoin de tout. »

Le monde les écoute ; il entend cette révélation prodigieuse de l'Allemagne par elle-même. Il n'en a point cru ses oreilles d'abord ; mais les révélateurs ont insisté ; il a fallu les croire. Nous devons à l'Allemagne cette justice qu'elle ne prend pas les gens en traîtresse.

Mais c'est pourquoi toutes les nations se détournent d'elle. Telle et telle viendront-elles vers nous ? Les chancelleries en délibèrent ; mais on peut prévoir avec certitude qu'aucune n'ira vers l'Allemagne. Aucune nation qui a pour elle-même quelque res-

pect, qui a le moindre sentiment de pudeur, ne se salira au contact des sectaires de la guerre atroce. Toutes savent, d'ailleurs, que la récompense de leur collaboration aux forfaits serait une servitude plus ou moins déguisée. L'Allemagne ne peut avoir d'autre alliée que la Turquie barbare et déjà asservie.

*
* *

Nous, de notre côté, nous, nous révélons la France.

L'ennemi avait préparé la guerre incomparablement mieux que nous ; son armement était la perfection même ; en même temps que cette supériorité, ils avaient celle du nombre.

Le sentiment prêché et reprêché des devoirs envers la patrie, l'habitude innée de l'obéissance, le respect congénital de la hiérarchie sociale dans les hauts de laquelle l'officier se pavane, et enfin la foi en l'assistance d'un Dieu, spécial ami et protecteur de l'Allemagne, réglementairement invoqué par des prières et par des chants, lui composent une discipline bien agencée, solide, « organisée ».

Dans notre armée, le sentiment religieux demeure individuel ; il n'a pas, pour s'exprimer, des moments marqués ; ils ne chantent pas en chœur : il ne se rappelle pas à l'attention des âmes indifférentes ; il ne crée pas ces émotions collectives qui sont très puissantes aux heures de tristesse ou de péril mortel. Enfin les croyants français demandent à Dieu, il est vrai, de protéger la France et de la préférer aux autres nations ; mais ils ne prétendent pas l'accaparer dans une intimité jalouse. Ils ne l'appellent pas « mon vieux » ; ils ne tutoient pas l'Éternel.

Nous ne naissons pas dociles, ni respectueux; notre antique hiérarchie sociale est écroulée; la hiérarchie politique a perdu toute autorité; aucun ordre nouveau n'apparaît clairement. Nous ne sommes pas une nation « organisée ». — Quelles tâches après la guerre, et comme elles seront difficiles! —

Voilà bien des raisons d'infériorité; alors comment se fait-il que nous ne soyons pas vaincus?

Sans doute, parce que nous ne combattons pas seuls, parce que nous avons de bons et vaillants alliés; mais aussi, nous pouvons le dire, et personne à peu près ne nous contredira, parce que nous sommes comme nous sommes.

L'âme française aime pieusement la terre des ancêtres; elle a le sentiment de l'honneur national; elle est passionnée de justice; elle n'est point égoïste; elle est capable d'admirer l'étranger et de se déprécier par comparaison; elle est vive et prompte à l'émotion exagérée, mais sensée, fine; une de ses joies est de rire du ridicule.

Or, entre les nations, une s'est levée, étrange, monstrueuse, casquée, portant lunettes, myope et presbyte à la fois, qui voit mal ce qu'elle a devant les pieds, et qui embrasse le monde d'un regard d'orgueil, insolente et riant gros. Et la France s'est demandé en souriant : « Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? » Mais ces gens-là ne reconnaissent qu'à eux seuls la dignité humaine; ils s'esclaffent de leur gros rire devant l'idée de justice : ils violent toutes les lois de l'humanité civilisée; ils envahissent la terre de nos ancêtres; et leur barbarie évoque, du lointain passé, le souvenir d'Attila. Oh alors! la

France a suspendu son sourire. Sérieuse, elle a mesuré son péril et le péril de l'humanité ; elle a pris sa résolution ; à l'instant, se sont réveillées, brillantes et fortes, ses vieilles vertus de guerre. Et c'est bien l'âme française toute entière, de tous points opposée à l'âme allemande, et pleinement révélée par notre peuple en armes, qui arrête l'invasion, la refoule, la vaincra.

*
* *

Ne nous dissimulons pas la grandeur de l'effort qui reste à faire, ni la puissance de l'ennemi, ni son courage. Méfions-nous des manchettes trompeuses : que voulez-vous que fassent des manchettes, sinon d'annoncer des victoires ? Ne nous dissimulons pas le péril qui demeure, la possibilité d'accidents très graves. Prévoyons des heures noires où il nous faudra faire appel à notre foi et à toutes nos raisons d'espérance. Ces raisons, elles sont si fortes, si claires, qu'elles nous permettent de contempler, par delà les possibles heures noires, la vision de peuples, affranchis d'un perpétuel état de crainte, recouvrant la respiration libre, et parmi lesquels la France, depuis un demi-siècle déprimée, déchue aux regards d'autrui et à ses propres regards, reprendra son rang plus haut que jamais.

LA PRUSSE [1]

L'HISTOIRE de la Prusse ne ressemble à aucune autre histoire. Pendant ses premiers siècles, aucun lien logique n'y rattache les événements les uns aux autres ; on n'y aperçoit pas de relations de causes à effets : c'est une histoire toute en accidents. Des hasards la transportent d'un point à un autre en Allemagne, hors d'Allemagne, et il faut faire, pour la suivre, des bonds dans l'espace. Arrivé aux nouveaux endroits il faut, pour les bien faire connaître, recourir à l'histoire antérieure et bondir dans le temps. C'est pourquoi, au moment d'entreprendre un résumé — en quelques pages — de l'histoire de la Prusse depuis son origine jusqu'au jour où elle devient une grande puissance, je ne puis m'empêcher d'exhorter le lecteur à l'attention et à la patience.

*
* *

Notre point de départ dans le temps est le XIe siècle, et, dans l'espace, une colline au sud de l'actuel

---

1. *Revue de Paris* du 15 février 1915. Il m'a paru utile, dans les circonstances présentes, d'extraire ce résumé de livres autrefois publiés : *Étude sur l'une des origines de la monarchie prussienne ou la Marche de Brandebourg sous la dynastie ascanienne, Études sur l'histoire de Prusse, la Jeunesse du Grand Frédéric, le Grand Frédéric avant l'avènement.*

royaume de Wurtemberg, entre le haut Neckar et le haut Danube. Sur cette colline s'élève le château de Hohenzollern, bâti au XIe siècle, plusieurs fois détruit et reconstruit, entièrement restauré, au milieu du siècle dernier, par le romantique roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV. D'autres hauteurs voisines, qui bossellent la plaine, portent les ruines de châteaux d'autrefois. Ce pays souabe est pittoresque, de par la nature et de par l'histoire, pays de chevaliers, de villes énergiques et de poètes.

Vers la fin du XIIe siècle, un Frédéric Hohenzollern devint burgrave de Nuremberg, c'est-à-dire comte du château que l'empereur possédait en cette ville impériale. Le burgrave administrait les biens de l'empire situés en Franconie ; il était un personnage, et l'arrivée à Nuremberg de ce Frédéric marque le premier avancement de la famille sur le chemin de la fortune.

Trois cents ans ont passé ; en 1417, le huitième successeur de ce Frédéric devint margrave de Brandebourg. Pour comprendre ces deux mots, un retour au passé est nécessaire.

L'Allemagne du XIIe siècle s'arrêtait, au nord-est, à la rive de l'Elbe ; le pays à l'est de ce fleuve était habité par des peuples slaves. Aux confins de l'Allemagne et de la Slavie s'échelonnaient des comtés allemands d'une sorte particulière, qu'on appelait comtés de la marche, c'est-à-dire comtés de la frontière. Le comte d'une marche, le *Markgraf*, avait pour office de défendre contre l'ennemi le territoire



LES ORIGINES DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE

allemand, et aussi d'attaquer cet ennemi, de le refouler, de reculer la frontière allemande. Un margrave était, par métier, soldat et conquérant.

Une des marches des bords de l'Elbe s'appelait la marche du Nord. En l'année 1134, un seigneur du pays d'Anhalt, Albert l'Ours, en devint le margrave; il conquit le pays de Brandebourg, entre l'Elbe et l'Oder, ainsi nommé de Brannybor, qui en était la capitale. A l'est de Brannybor, un petit endroit imperceptible s'appelait Berlin; quelques pêcheurs de la Sprée y habitaient des huttes misérables.

Les successeurs d'Albert franchirent l'Oder, s'acheminant vers la Vistule. Cette dynastie d'Anhalt fit donc vaillamment le métier de soldat et de conquérant; mais elle s'éteignit dans la première moitié du XIVe siècle, et la marche passa en des mains diverses, jusqu'au jour où l'empereur Sigismond qui la possédait, ayant besoin d'argent, en emprunta au burgrave de Nuremberg, Frédéric VII. La marche fut d'abord le gage de cet emprunt; puis Frédéric en reçut l'investiture, l'année 1417. Ainsi le descendant du Hohenzollern, parti de Souabe pour aller à Nuremberg, arriva dans le pays de l'Elbe et de l'Oder.

Devenir margrave de Brandebourg, c'était pour lui un avancement considérable, car ce margrave était un des sept princes qui, émergeant de la foule des princes allemands, avaient le privilège d'élire l'empereur, qui se disait le maître du monde.

Au moment où le Hohenzollern arrive en Brandebourg — un nom slave — et s'établit à Berlin — un

nom slave — la population indigène avait presque disparu. La guerre, longue et cruelle, en avait exterminé la plus grande partie, guerre de conquête et guerre de races; la haine était violente entre Allemands et Slaves, et s'exprimait par de mutuelles injures grossières.

Des restes très curieux de l'ancienne population subsistent en amont de Berlin, vers la Lusace, dans un canton appelé le Spreewald. Si lentement y coule la Sprée, sur pente insensible, qu'elle se partage en quantité de bras presque immobiles. Le Spreewald n'a pas de chemins; la circulation s'y fait par eau. J'ai vu passer en bateau des bêtes qu'on changeait de pâturage, et aussi des paysans et des paysannes, un cortège nuptial, qui chantait, un cortège funèbre qui chantait aussi, et les chants de l'un et de l'autre étaient mélancoliques. Un dimanche j'entendis un pasteur prêcher en langue wende, l'antique langue des indigènes exterminés. Or, pour remplacer la race indigène, des colons vinrent d'Allemagne, hobereaux ou paysans en quête de fortune et de terres : ces déracinés venaient en Brandebourg se replanter. Ce que j'indique seulement; il y faudra bientôt revenir.

*
* *

Deux siècles passent encore, et deux événements se produisent, insignifiants par eux-mêmes, mais que la suite a faits très graves.

Sur la rive gauche du Rhin, en aval de Cologne, aux confins de l'Allemagne et des Pays-bas, une principauté s'était formée, dont les lieux principaux

étaient Clèves et Juliers. Le duc de Clèves et Juliers mourut en 1609, ne laissant que des filles; par suite de combinaisons et de conventions, l'électeur de Brandebourg se trouva héritier. Il réclama l'héritage, ne l'obtint pas tout entier; mais il reçut Clèves, avec Mark et Ravensberg en 1614. Et voilà le Hohenzollern posté sur le Rhin.

Quatre ans après, ce même Sigismond devient duc de Prusse. Pour comprendre ce titre, nous voilà encore obligés à un retour vers le lointain passé.

Aux bords de la Baltique, entre la Vistule et le Niémen, un peuple habitait, qui, dans des documents du xe siècle, est appelé *Pruzi* ou *Pruteni*. Ce sont les Prussiens, ni Germains ni Slaves, branche de la famille lithuanienne, pauvre peuple sans villes, qui se nourrissait surtout par la chasse de ses forêts et de ses marais et la pêche de ses lacs très nombreux. Ils étaient païens et tuaient les missionnaires qui leur étaient envoyés de Pologne et d'autres lieux. Au commencement du xiiie siècle, le duc polonais de Mazovie eut l'idée de requérir contre ce peuple l'aide des chevaliers teutoniques; il les établit dans le pays de Culm, entre la Vistule et la Drewenz, affluent du fleuve.

Les chevaliers teutoniques étaient un ordre chevaleresque fondé en Terre sainte, comme les Hospitaliers et les Templiers. Comme eux il livra maintes batailles, conquit des domaines, bâtit des châteaux, fut chassé, obligé de se retirer en Europe; le grand-maître s'établit à Venise. Ce fut une bonne fortune

pour l'ordre que d'être appelé à combattre d'autres infidèles, les païens de la Vistule. En l'an 1230, les chevaliers commencèrent la conquête. Trente ans après, ils étaient maîtres de la région côtière; alors naquirent Kœnigsberg, sur la Pregel, et Memel, sur le Niémen. Une révolte générale, qui dura treize ans, mit l'ordre en péril; quand elle fut vaincue, en 1283, il ne restait plus beaucoup de Prussiens. L'ordre organisa la conquête: il devint très riche par l'agriculture et par le commerce. Il bâtit le château de Marienbourg, étrange et superbe document d'histoire, car ses architectures évoquent dans le pays de la Vistule, où on ne les attendait pas, le souvenir de la Terre sainte et celui des lagunes vénitiennes.

Le grand-maître était, au commencement du XVe siècle, un des puissants princes de la chrétienté; mais cette puissance tout d'un coup croula. L'ordre avait à l'est un redoutable voisin, les Lithuaniens, demeurés païens comme les Prussiens. Il leur fit la guerre pendant à peu près un siècle et demi, mollement, il est vrai. La richesse lui avait fait perdre les vertus et l'énergie primitives; d'ailleurs il n'était pas pressé de soumettre et de convertir les Lithuaniens. Ordre de croisés, il avait besoin de garder à sa portée une terre où perpétuer la croisade. La Lithuanie fut pour lui comme un parc où il menait de grandes chasses; il conviait les aventureux de la chrétienté; des princes — même des rois — et de jeunes écuyers qui voulaient échanger leur éperon d'argent contre l'éperon d'or du chevalier, firent le voyage de Lithuanie. Ils brûlaient des

villages, tuaient quelques centaines de paysans, se réjouissaient en d'énormes bombances, et retournaient chez eux conter leurs aventures.

Or, en l'année 1386, le grand duc des Lithuaniens, Jagellon, se fit chrétien et baptisa tout son peuple; puis il épousa Hedwige, héritière de la couronne polonaise, et devint roi de Pologne. Cette union de la Lithuanie avec la Pologne mettait l'ordre en péril; l'année 1410, une armée où servent, sous les ordres de Jagellon, des Polonais, des Lithuaniens, des Russes, des Tartares, écrase à Tannenberg l'armée teutonique.

L'ordre en fut quitte cette fois pour quelques cessions de territoire. Mais cinquante-six ans après, encore une fois vaincu par les Polonais, il céda au roi de Pologne tout le pays à l'ouest de la Vistule et de la Nogat, Marienbourg, Elbing, Dantzig, Thorn, Culm. Le grand-maître, autrefois si grand seigneur, dut se reconnaître vassal du vainqueur, le roi de Pologne. L'ordre semblait donc perdu, étant coupé de l'Allemagne et serré entre la mer et cette puissance redoutable de la Lithuanie et de la Pologne unies.

C'est dans ces conjonctures qu'Albert de Hohenzollern, issu d'une branche de la famille restée à Nuremberg, fut élu grand-maître. Il alla en Allemagne quêter du secours pour son ordre moribond. Dans le voyage qu'il fit en 1523, il rencontra Luther. C'était le temps du grand succès de la propagande luthérienne; beaucoup de principautés ecclésiastiques étaient laïcisées. D'un mot, le réformateur

condamna l'ordre, qui n'était plus qu'une survivance de temps révolus : « Qu'est-ce, disait-il, que des croisés qui ne font pas de croisades? » Il conseilla au grand-maître de laïciser l'ordre, de déposer la grande maîtrise et de se faire duc héréditaire. Le conseil plut au grand-maître. De retour en Prusse, il négocia l'agrément des chevaliers et du roi de Pologne ; il régna jusqu'en 1558. Son fils, Albert-Frédéric, n'eut que des filles ; ce fut par suite d'arrangements avec les cousins de Brandebourg que l'héritage arriva, comme nous avons dit, en 1618, à Jean Sigismond.

Nous retiendrons que le nom de Prusse n'est pas plus allemand que le nom de Brandebourg, et que la population lithuanienne du pays a été détruite, comme la population slave du Brandebourg. Même elle l'a été plus radicalement ; personne ne parle plus la langue prussienne ; il en reste quelques mots seulement et des noms de lieux pour permettre des conjectures aux philologues. Au musée de Thorn, j'ai vu, dans des vases, de gros grains d'une matière noire trouvée dans des tombeaux de Prussiens, lesquels pratiquaient l'incinération. J'ai pris entre deux doigts une pincée de poussière prussienne, reste d'un peuple disparu.

En Prusse, comme en Brandebourg, le peuple détruit a été remplacé par des colons, chevaliers, paysans, marchands, venus en grand nombre d'Allemagne, qui ont cultivé le sol, bâti des châteaux et des villes. Ici encore nous trouvons des déracinés, transportés, replantés.

Ainsi, au commencement du XVII[e] siècle, le prédécesseur de l'actuel empereur d'Allemagne est margrave-électeur de Brandebourg, duc de Clèves, duc de Prusse.

Cet assemblage singulier est un produit de hasards successifs. Il n'était pas nécessaire, en effet, que l'empereur Sigismond manquât d'argent; non plus que cet Albert Hohenzollern, devînt grand-maître de l'ordre; non plus que le duc Guillaume, de Clèves et Juliers, n'eût que des filles; non plus qu'Albert-Frédéric de Prusse n'eût que des filles, lui aussi. Sans ces quatre accidents ou seulement sans les deux derniers, il n'y aurait pas eu de Prusse.

Mais ces accidents se sont produits, et, dans ce premier quart du XVII[e] siècle, apparaissent les trois piliers de la future monarchie prussienne.

Avant d'aller plus loin, il importe de noter un fait de grande importance. L'électeur de Brandebourg, Joachim I[er], s'est converti à la Réforme en 1539. Les Hohenzollern prennent donc place dans le camp des protestants; mais ils se distinguent des autres princes réformés. Joachim I[er] avait adopté la confession luthérienne; son fils Joachim II passa au calvinisme; mais il ne persécuta pas ceux de ses sujets qui étaient demeurés luthériens. En d'autres pays, les deux sectes se détestaient, et la plus forte persécutait l'autre : en Saxe, par exemple, les luthériens reprochaient aux calvinistes de penser en vingt-trois points comme les Ariens et en soixante-sept comme les Turcs.

Joachim II défendit aux pasteurs luthériens d'insulter les pasteurs calvinistes et réciproquement; il leur imposa la paix dans la tolérance. Si bien que les Hohenzollern ne tirèrent de la Réforme que des bénéfices; leur autorité s'accrut du pouvoir spirituel, qui, dans tous les pays protestants, passa du pape au prince; ils devinrent chefs d'église. Puis la Réforme fut un ravivement de foi chrétienne, une source de mysticisme fortifiant par le rapprochement de Dieu, par l'intimité avec Dieu; l'empereur Guillaume est pontife en même temps qu'empereur et roi; il prêche; il récite les communes prières; il finit des allocutions par *Amen;* il chante dans les chœurs en battant la mesure; il tutoie l'Éternel.

*
* *

Georges-Guillaume, qui succède en 1619 à Jean Sigismond, est donc duc de Clèves sur le Rhin, margrave de Brandebourg sur l'Elbe et sur l'Oder, duc de Prusse au delà de la Vistule.

C'est une étrange principauté. Ces pays sont séparés par de grands espaces; entre eux grouillent par centaines les petits États d'Allemagne. Les trois pays ne se connaissent pas les uns les autres. Les Clévois savent que Jean Sigismond est duc de Clèves; les Brandebourgeois qu'il est margrave de Brandebourg, et les gens de Prusse qu'il est duc de Prusse. Mais chacun de ces pays a son histoire propre, ses lois, ses habitudes, ses aptitudes, ses intérêts particuliers. Ils ne se connaissent pas et n'ont aucune envie de se connaître. Si la Prusse

teutonique est en péril, qu'est-ce que cela peut bien faire aux gens de Clèves, et, si Clèves a des difficultés avec la Hollande, pourquoi la Prusse en serait-elle émue?

Des trois pays, le principal est le Brandebourg; Berlin se trouve à presque égale distance de Clèves et de Kœnigsberg. Mais quelle situation dangereuse! Une plaine ouverte de tous côtés, à mi-chemin entre la mer et la montagne. La nécessité est évidente de remonter l'Oder jusqu'à la Silésie, pour chercher l'appui de la montagne, et de le descendre jusqu'à la mer. Les Hohenzollern le savaient. Depuis le XVIe siècle ils avaient conclu avec un duc silésien un traité qui leur assurait l'héritage éventuel de trois duchés en Silésie. De même ils s'étaient assuré l'héritage éventuel de la Poméranie. Ils poursuivaient ainsi, par voie pacifique, n'étant en état d'en suivre une autre, la politique d'agrandissement.

Or, dans la première moitié du XVIIe siècle, ils sont assaillis par une tempête où ils manquent de périr. C'est la guerre de Trente ans.

Dans cette guerre combattent, d'un côté France, Hollande, Suède et des États d'Allemagne; de l'autre côté Espagne, Autriche et des États d'Allemagne encore. Que va faire le duc de Clèves, marquis de Brandebourg, duc de Prusse? Personne autant que lui n'est en péril. Son pays de Clèves confine aux Pays-Bas espagnols et aux Pays-Bas hollandais ; il est donc exposé aux coups de deux adversaires. Son pays de Brandebourg est pris entre les Suédois, qui se sont établis en Poméranie,

avant de marcher au cœur de l'empire, et les Impériaux qui poussent par moments jusqu'à la Baltique. Son pays de Prusse est entre deux feux aussi, car le roi de Suède prétend conquérir toutes les rives de la Baltique et la fermer aux Allemands ; il veut qu'elle devienne un lac suédois. Que va faire Georges-Guillaume, duc de Clèves, marquis de Brandebourg, duc de Prusse? Il est pauvre, il n'a qu'une méchante armée de quelque mille hommes. Georges-Guillaume a décidé de rester neutre ; mais il est impuissant à défendre sa neutralité. Le pays de Brandebourg souffrit un traitement atroce, sans cesse parcouru par les terribles armées suédoises et impériales. Georges-Guillaume s'est enfui du Brandebourg ; il est allé mourir à Kœnigsberg. — Trois ans auparavant, la succession de Poméranie s'était ouverte ; Georges avait réclamé le duché ; mais les Suédois qui l'occupaient ne voulurent rien entendre, et le chemin de la mer demeura fermé. Quant à la convention silésienne, l'empereur refusait de la reconnaître ; interdit, le chemin de la montagne.

Mais nous voici parvenus au moment décisif de l'histoire de Prusse. Une expérience claire et dure a démontré que, pour que cet État, ou plutôt cet assemblage de morceaux disparates et disjoints, subsiste, il faut que le propriétaire ait en sa main une force qui lui permette de défendre sa vie, et ensuite d'entreprendre sur celle des autres. Être fort ou périr, c'est le dilemme. Des princes vont se succéder, qui, pour ne pas périr, créeront la force. Et, tandis que,

jusqu'à présent, l'histoire de Prusse a été la rencontre d'événements fortuits, elle va être gouvernée par une logique claire, persévérante, implacable.

*
* *

Le fils de Georges-Guillaume, l'électeur Frédéric-Guillaume, qu'on appelle le grand électeur, est le premier fondateur de l'État prussien. Il régna de 1640 à 1688. L'empereur Guillaume II a souvent exprimé son admiration pour ce précurseur. Chef d'États dévastés, prince de médiocre puissance, Frédéric-Guillaume fait d'immenses rêves : il veut la montagne et la mer. Il veut la Poméranie et une flotte qui montre aux mers lointaines le pavillon de Brandebourg. Il est très pieux, lecteur fervent de l'Évangile. Il est un homme inquiet, agité, de mauvaise humeur, au sourcil froncé ; les envoyés étrangers ne savent comment le prendre. C'est qu'il y a loin de ses rêves à la réalité ! Pour combler la distance, il faudra la force et la ruse. La force, il ne pouvait l'avoir que médiocre ; mais il fut un grand maître en l'art de pratiquer une politique de renard, « vulpinante », comme dit un ministre de France à Berlin.

Il se crée d'abord une petite armée bien organisée, à la suédoise, et commence ainsi à se rendre considérable : « *Sich considerable machen,* » comme il disait. Au moment de la paix de Westphalie, en 1648, il faisait déjà figure. Il n'obtint pas la Poméranie, qu'il réclamait ; il n'en eut que la plus médiocre partie, l'*Hinterpommern*, mais on le

dédommagea en lui attribuant des évêchés laïcisés, Magdebourg sur l'Elbe, Halberstadt, au sud-ouest de Magdebourg, Minden sur le Weser. C'étaient comme des jalons plantés sur la route du Brandebourg vers le Rhin.

Quelques années après, Frédéric-Guillaume eut la bonne fortune que le roi de Suède Charles-Gustave entreprît la conquête de la Pologne. Vassal de la couronne polonaise, l'électeur duc de Prusse se trouva impliqué dans la guerre. Avec désinvolture, il passa plusieurs fois d'un camp à l'autre. A la fin, il obtint la souveraineté sur la Prusse, et ce fut un événement dans l'histoire des Hohenzollern. Auparavant il était vassal deux fois : en Allemagne, de l'empereur, en Prusse, du roi de Pologne; désormais, en Prusse, il est souverain; il ne relève que de lui-même; il a droit à une politique à lui. Il devient un être hybride, le seul de son espèce en Allemagne.

Peu de temps après, Louis XIV entreprenait sa politique de conquêtes; il chercha, il acheta des alliés partout; Frédéric-Guillaume fut de ceux qui se laissèrent acheter et même s'offrirent à se vendre; il avait besoin de tant d'argent pour payer des troupes et « se faire considérable »! Mais il détestait la France, parce qu'il était bon Allemand et bon protestant. Lorsque la guerre de Hollande provoqua une coalition contre Louis XIV, il se déclara contre nous. Pour l'éloigner du Rhin, la France invita ses alliés suédois à envahir le Brandebourg. Frédéric-Guillaume courut défendre son pays; le 18 juin 1673, à Fehrbellin, avec 5 600 cavaliers

et quelques compagnies de fantassins, il chargea 7000 hommes d'infanterie et 4000 cavaliers suédois qu'il mit en fuite; après quoi il conquit la Poméranie. Mais la France a dicté la paix à ses principaux ennemis, au congrès de Nimègue. Seul Frédéric-Guillaume n'a pas traité; il s'obstine à garder la Poméranie; il prie la France, il la supplie de lui laisser la province tant désirée. Louis XIV ne peut admettre que son alliée, la Suède, sorte vaincue de cette guerre; il oblige l'électeur en 1679 à lâcher prise.

Du moins Frédéric-Guillaume a gagné la bataille de Fehrbellin. C'est la première victoire d'un Hohenzollern, et une victoire sur la grande puissance militaire qu'était la Suède depuis Gustave-Adolphe. Frédéric-Guillaume était devenu vraiment « considérable ».

A l'intérieur, il gouverna bien; il se fit obéir dans chacun de ses pays, en luttant contre toutes les sortes de privilèges qui limitaient son autorité. Sa grande œuvre fut le repeuplement de ses territoires ruinés par la guerre de Trente ans. La seule marche de Brandebourg avait perdu 140000 âmes sur 330000, par les armes, par la famine et par la peste. L'électeur appela des colons de tous les pays.

Après que Louis XIV eut révoqué l'Édit de Nantes, des milliers de protestants émigrèrent, cherchant une patrie nouvelle; Frédéric-Guillaume les appela chez lui. Son appel fut entendu; plus de 20000 Français arrivèrent en Brandebourg. Beaucoup étaient des industriels, des agriculteurs ou des commerçants. Ils fondèrent des manufactures de laine,

plantèrent des mûriers, tissèrent la soie, teignirent et imprimèrent des étoffes, fabriquèrent du papier, des chandelles ; toutes ces industries étaient nouvelles en Brandebourg. Ils activèrent et embellirent les anciens métiers, la métallurgie, la tannerie, les vêtements, la mode, la verrerie, l'horlogerie. Ils fondèrent des colonies agricoles ; ils émerveillèrent les Berlinois par les produits de la culture maraîchère et fruitière au point qu'un jardinier, Rusé, fut accusé de sorcellerie. Les commerçants français fondèrent à Berlin les premières maisons de grand commerce qu'on y ait vues. Mais d'autres sortes d'émigrés étaient venus ; des ministres protestants, qui importèrent l'éloquence de la chaire française ; des magistrats, parmi lesquels tout le parlement d'Orange ; des médecins, qui relevèrent la profession médicale à la cour et à la ville ; des architectes, des peintres, des savants dont plusieurs prirent place dans les universités ; des soldats dont on fit des régiments ; des officiers parmi lesquels un illustre maréchal de France, Schomberg.

Cet apport français à l'avenir du Brandebourg fut certainement considérable : 20 000 hommes, c'était le dixième de la population d'alors ; mais quels hommes, ceux qui avaient quitté une patrie très douce pour une si triste et rude patrie, afin d'obéir à leur conscience, et qui arrivaient de la France de Louis XIV et de Colbert en pleine activité industrielle, commerciale, intellectuelle !

Nulle part les effets de l'immigration française ne furent plus sensibles qu'à Berlin. La capitale ne comptait que 6 000 âmes, à l'avènement de Frédéric-

Guillaume ; les maisons — un millier — tournaient vers les rues mal pavées des pignons flanqués de fumiers et d'étables à porcs. Or 6000 Français vinrent s'établir dans cette misère. Ils doublèrent la population de la ville, qu'ils transformèrent.

Ainsi, parmi les causes du progrès de l'État brandebourgeois prussien, il faut mettre la révocation de l'Édit de Nantes. Quant à Frédéric-Guillaume, il a continué une tradition très vieille : accueillir les déracinés, les replanter.

* * *

Au grand électeur succède, en 1688, son fils Frédéric. En 1701, au moment où va s'ouvrir la guerre de la succession d'Espagne, il obtient de l'empereur, qui a besoin de lui, la permission de changer en couronne royale sa couronne ducale. Ce fut une grande joie pour ce Frédéric. Vaniteux et pompeux, il se donna le luxe d'un couronnement solennel, dont les fêtes coûtèrent 6 millions de thalers, une grosse somme pour le roi d'un peu plus de deux millions de sujets. Si tous les rois de Prusse avaient ressemblé à Frédéric Ier, la force naissante aurait été vite épuisée.

Frédéric-Guillaume Ier, son fils, qui lui succéda en 1713, marqua tout de suite la différence entre son père et lui ; il dépensa pour son couronnement 2 747 thalers et 9 pfennigs, et sans doute trouva que c'était bien cher. Ce fut un étrange personnage, un maniaque, presque un fou, un alcoolique, et puis un homme de devoir, de tous les devoirs, bon

chrétien, bon mari, roi de tout premier ordre, car il a dit cette parole remarquable : « Je suis le général en chef et le ministre des finances du roi de Prusse. » Ce roi de Prusse, dont il est le serviteur, il l'a voulu maître absolu de ses sujets. Déjà le grand électeur, en brisant les résistances qu'opposaient à ses volontés les assemblées de ses divers pays, Clèves, Brandebourg, Prusse, les avait préparés à devenir les provinces d'un État, l'État prussien. Frédéric-Guillaume se déclara maître absolu ; il disait en sa langue bizarre, mêlée d'allemand et de français : « *Ich stabilire die Souverainete wie einen Rocher von Bronce ;* » il interdisait les raisonnements : « *Nicht raisonniren ;* » il demandait souvent conseil à ses ministres, mais en ajoutant qu'il entendait demeurer le seigneur et roi et faire ce qui lui plaisait : « *Wir bleiben doch der Herr und Kœnig, und thun was wir wollen.* »

Ministre des finances, il mit partout l'ordre et l'économie et commanda le travail. Terrible aux flâneurs, un jour, apercevant des bourgeois de Potsdam qui jouent aux boules, il les disperse à coups de canne. On raconte qu'il avait chez lui tout un assortiment de bâtons.

Il examine avec le plus grand soin les moindres dépenses. Il faut bien qu'il soit économe ; son pays, au moins son pays de Brandebourg est si pauvre ! On l'appelait « la sablière de Brandebourg », et le Grand Frédéric s'intitulera « archisablier d'Allemagne ». J'ai parcouru, au sud de la marche, le sablonneux plateau de Flæming ; j'y ai vu des tour-

billons de sable emplir les rues et obstruer les portes des maisons. L'eau y est rare; en certains endroits, l'autorité municipale ouvre, le matin, une fontaine, et la referme après que les habitants ont reçu leur ration d'eau. Le Brandebourg, au voisinage de ses rivières, la lente Sprée, la lente Havel, qui s'endorment en des étangs et des lacs, s'embellit de prairies fraîches et d'aimables collines; partout ailleurs de vastes espaces de sable portent des bois de pins maigres et tristes. Berlin est une oasis de briques et de pierres dans un Sahara. Ce fut un bienfait pour les Hohenzollern que cette naturelle misère, qui commande l'effort et l'économie. Frédéric-Guillaume fut un prince merveilleusement adapté à ces conditions de nature.

Il ne veut faire aucune dépense qui ne soit nécessaire, et il prescrit à ses ministres d'en calculer le prix tout au juste. Ils diront, par exemple : « Il y a un cheval à vendre pour 100 thalers. Nous pensons que Votre Majesté ferait bien de l'acheter pour 80 thalers, autrement Votre Majesté y perdrait pour telle raison. »

Il commande aux officiers de ses finances d'augmenter ses revenus sans cesse, de lui « faire un plus ». Un des mots qu'il a le plus souvent répétés — ce rabâcheur — c'est : « *Ein plus machen.* » Il recrute avec soin son personnel d'administrateurs, qui doivent partout susciter le travail des champs, des métiers et des comptoirs. Un de ses ministres lui recommande un jeune homme pour un emploi; il répond : « S'il est intelligent, mettez-le dans une chambre des domaines ; si c'est un imbécile, faites-

en un magistrat. » La profession de juriste lui semblait la plus misérable du monde : « ces pauvres diables de juristes, » disait-il.

Frédéric-Guillaume fut aussi un prince colonisateur. Il recueillit des protestants chassés de Salzbourg par le prince évêque, et de Bohême, par l'empereur ; ou plutôt il les appela, il alla au-devant d'eux ; quand il en rencontrait une troupe, il les saluait d'un bonjour et leur faisait chanter des psaumes. Mais il ne dédaigna pas l'immigrant catholique ; comme il avait besoin d'ouvriers armuriers, il en fit venir de Liége, avec leurs aumôniers pour leur dire la messe. Il répartit ses nouveaux sujets entre ses diverses provinces, les employa selon leurs aptitudes et les traita avec tendresse, avec amour.

A la fin de son règne apparurent les effets de la colonisation commencée par le grand électeur et continuée par Frédéric I[er]. On a calculé qu'à ce moment-là, sur 2 400 000 sujets du roi de Prusse, 600 000 étaient des réfugiés ou des fils de réfugiés.

Frédéric-Guillaume était si avide de revenus, et si avare de ses deniers, parce que, ministre de la guerre du roi de Prusse, il voulait que ce roi fût en état d'entretenir une armée sans se mettre à la solde de personne.

Il ne pouvait tirer cette armée de ses seuls États, car il la voulait considérable, et la population de ses pays ne pouvait la lui fournir. Il continua donc de recruter des troupes par l'engagement volontaire, comme cela se faisait dans presque toute l'Europe,

et il prit à sa solde beaucoup d'étrangers; mais il supprima dans ses États le racolement, et il établit le service militaire obligatoire; 5000 feux fourniront un régiment d'infanterie, et 1500 un régiment de cavalerie. Un certain nombre d'hommes seront exemptés pour le service du labourage et des métiers; labourer et ouvrer, c'est encore travailler pour le roi; mais, en principe, tout le monde doit le service militaire. Un règlement de 1733 ordonna : « Tous les sujets sont nés pour les armes, » *für die Waffen geboren*, et « obligés au régiment », *dem Regiment obligat*.

Ces soldats indigènes, le roi veut qu'ils soient commandés par des officiers nés dans le pays. Il avait dans son armée beaucoup d'officiers étrangers, et, d'autre part, des Prussiens servaient au dehors comme officiers, des Prussiens nobles, de la petite noblesse pauvre du pays; Frédéric-Guillaume entend garder pour lui ces transfuges. Cette réforme qu'il n'a pas achevée, il la recommande à son successeur : « Mon successeur doit faire que tous les nobles de toutes les provinces soient employés dans l'armée; par là il se rendra formidable... Si vous avez des officiers pris dans votre pays, vous avez une vraie armée permanente, un corps permanent d'officiers, et cela aucun potentat ne l'a, *und kein Potentat das hat.* »

Frédéric-Guillaume commandait en personne le premier régiment de ses grenadiers. Tous les jours, il assistait à la parade et aux services. S'il ordonnait une saignée de régiment, il se faisait saigner le premier. Un jour, à Berlin, très malade, il entend un colonel rappeler que tous les colonels en congé

doivent avoir regagné leur poste le lendemain. Et, le lendemain, malgré les prières des médecins, il va, dans une voiture où l'on a étendu un matelas, le corps empaqueté, la tête couverte d'un bonnet de nuit dissimulé sous une capote fourrée, reprendre son poste à Potsdam. Colonel du roi de Prusse, il sait que ce roi-là n'entend pas la plaisanterie.

Potsdam devient l'école militaire du royaume. Des délégations d'officiers de tous les régiments y vont s'instruire par périodes. Là, ils voient appliquer les mouvements nouveaux et les maniements d'armes. Ils apprennent comment on obtient de l'infanterie « qu'elle charge ses armes avec la plus grande rapidité, qu'elle s'avance serrée, qu'elle mette bien en joue et qu'elle voie bien dans le feu, le tout dans le plus profond silence. » Là aussi, manœuvrent l'artillerie et la cavalerie dressées par d'admirables officiers généraux. A Potsdam, les officiers prussiens prennent l'habitude de l'exacte discipline et de la tenue raide, propre et brillante. Où qu'elle soit, sur le Rhin, en Brandebourg, en Prusse, près ou loin de lui, l'armée prussienne se tient comme si elle était sous l'œil du maître. Le maître entend que les choses se passent comme s'il était présent, « *als ich bestændig wære* ».

Telle fut l'œuvre de Frédéric-Guillaume I[er], créateur de la force prussienne. Cette force n'a pas été employée par lui ; il est entré au début de son règne dans la grande coalition contre le roi Charles XII et il a gagné le *Vorpommern*, acquisition d'ailleurs importante, puisque, après qu'elle fut faite, le roi de Prusse

posséda Stettin et les bouches de l'Oder. Pendant tout le reste de son règne, à travers les perpétuels conflits de la diplomatie européenne, il a hésité, louvoyé. Il a eu peur, sans doute, de déranger par une guerre l'économie de son État si bien ordonné, et de hasarder une armée qu'il a faite si belle. Cette armée, elle servira plus tard ; sa fonction historique à lui, c'est de l'avoir créée. « L'électeur Frédéric-Guillaume, a-t-il dit, a donné à notre maison le développement et la prospérité ; mon père a conquis la dignité royale : moi, j'ai mis l'armée et le pays en état. A vous, mon cher successeur, de maintenir ce qui est et de nous procurer les pays qui nous appartiennent de par Dieu et notre droit. »

« J'ai mis l'armée en état. » En effet, cette armée qui était de 38 459 hommes l'année de l'avènement, en 1713, monte à 53 999 hommes en 1719 ; à 69 892 en 1729 ; à 83 686 l'année d'avant la mort, en 1739. Or la France n'a que 160 000 hommes sous les armes, et l'Autriche en a 100 000 à peine, et, dans ces deux pays, des forteresses nombreuses absorbent une grande partie de l'effectif. Le roi de Prusse a sous la main, défalcation faite de 10 000 hommes pour les garnisons, plus de 70 000 hommes prêts à marcher, *marschbereit*, prêts à se battre, *schlagfertig*, mieux équipés, mieux armés, mieux commandés — on l'allait bientôt voir — que les Français et les Autrichiens. Il est donc, malgré le petit nombre de ses sujets, un grand « potentat ». D'autant plus qu'à force d'économie, il a mis de côté un trésor de guerre, 25 millions de thalers, c'est-à-dire entre 200 et 300 millions de francs d'aujourd'hui.

« A vous, mon cher successeur, » a-t-il dit. Or, ce cher successeur sera Frédéric le Grand.

Nous voici parvenus au terme de cette étude : l'État prussien est né : la Prusse va devenir une grande puissance.

C'est un État singulier dans toute la force de l'expression, un État unique.

D'abord, il n'a point de cadres dans la nature physique ; composé de pièces et de morceaux, il est, dira le Grand Frédéric, « un royaume de lisières ». Il ne s'est pas développé dans un de ces cadres de l'humanité qu'on appelle une nation, c'est-à-dire un groupe d'hommes habitant un pays déterminé et qui, pendant des siècles, ont, de père en fils, vécu ensemble, pris des mœurs, conçu un idéal. Brandebourg est un nom slave, et Prusse un nom lithuanien. En Brandebourg et en Prusse, les populations primitives ont été détruites : une population adventice est venue les remplacer ; elle est plus que décimée au XVIIe siècle ; une autre est arrivée, des pays les plus divers. La Prusse n'est donc à aucun degré un produit de nature ; elle est la création d'une volonté. Il a fallu *vouloir* donner à des êtres et à des pays divers une discipline politique, sociale, militaire qui les unît en un même esprit.

Cette Prusse ne pouvait être un pays libre ; il est défendu d'y raisonner : *Nicht raisonniren ;* elle est trop gouvernée, trop administrée ; mais un sujet du roi de Prusse vaut plus qu'un sujet de n'importe quel prince d'Allemagne. Le paysan *für die Waffen geboren* est mieux qu'une bête de labour taillable et corvéable à merci ; il est un membre de l'État. Le

hobereau officier mérite son privilège, et la hiérarchie sociale, transportée dans l'armée, se justifie et se consolide. Et puis enfin ce pays du *Nicht raisonniren* a eu l'honneur d'être un asile pour les persécutés et un refuge pour la liberté de conscience, d'où naîtra naturellement la liberté philosophique.

A la mort de Frédéric-Guillaume, tel était ou, tout au moins, tel s'annonçait l'État prussien qui s'achèvera dans les gloires et les douleurs du règne de Frédéric le Grand.

* * *

La suite de l'histoire qui vient d'être résumée, tout le monde la connaît.

Frédéric II a vaincu l'Autriche, vaincu la France, vaincu la Russie, conquis la province silésienne, depuis si longtemps convoitée, repris à la Pologne les territoires enlevés par elle aux Teutoniques et prélevé sa large part des dépouilles de la Pologne assassinée. Frédéric a plus que doublé son royaume; mais il a fait davantage, un miracle : tout à coup naquit, de la victoire sur trois vieilles puissances, une grande puissance nouvelle et imprévue.

Le miracle fut admiré dans toute l'Europe, mais surtout en Allemagne. Le contraste était grand entre cette Allemagne, où vivaient des centaines de principautés toutes petites sous l'hégémonie ridiculement vague de l'empereur résidant à Vienne, entre cet empire, paré du titre superbe de saint empire romain germanique, mais qui n'était, comme on disait, ni saint, ni romain, ni germanique, sans argent, sans

soldats, sans politique, toujours en retard, comme on disait encore, d'une armée, d'une idée, d'une année, impropre à l'attaque, impuissant à se défendre, champ de bataille où, depuis le xve siècle, les étrangers vidaient leurs querelles — et cet État dont toutes les forces étaient tenues par une seule main vigoureuse, toujours prêt avant l'heure des autres, à son heure à lui, cet État nécessairement offensif. Quand l'Allemagne vit un de ses princes manifester une puissance par des signes d'un tel éclat, elle s'étonna, elle admira et elle espéra.

L'espoir persista même après que la Prusse, une première fois vaincue par la Révolution française, eut été presque anéantie par Napoléon.

C'est alors que de grands intellectuels allemands se donnèrent rendez-vous à Berlin pour travailler au relèvement de l'État prussien tombé en une telle misère. Un des moyens de relèvement fut la création en l'an 1810 de l'Université de Berlin ; des hommes de grand esprit se proposèrent de régénérer la jeunesse par une éducation à la fois « scientifique » et « morale », ces deux qualificatifs ne devant jamais être disjoints ; car Fichte, un des fondateurs de la nouvelle université, prescrivit « *l'intime union du savoir et de l'action, de la science et de la conscience* ». Il faut, disait-il, que « *chez nous, la pensée et l'action soient d'une seule pièce et forment un tout inséparable;* alors nous serons ce que, sans cela, nous nous conterons toujours de devoir être, des Allemands ». Ainsi la fin suprême était la grandeur de l'Allemagne. Or ces intellectuels savaient que, seule, la force prussienne pourrait procurer cette grandeur.

Un autre des fondateurs de l'université, Schleiemarcher, annonça qu'elle exercerait son empire bien au delà de la monarchie prussienne. « Un terrain solide, disait-il, serait préparé pour l'accomplissement de la *mission assignée à l'État prussien.* » Voilà le grand mot prononcé : la vocation allemande de la Prusse, le *Deutscher Beruf*. Et c'est ainsi qu'à l'État des Hohenzollern s'offrit, pour s'ajouter à ses autres forces, la force intellectuelle. Il l'accueillit, d'ailleurs, avec empressement. Il faut, avait dit le roi Frédéric-Guillaume lorsqu'on lui parla pour la première fois d'établir une université à Berlin, que « l'État supplée par les forces intellectuelles aux forces physiques qu'il a perdues ».

Vient alors la période héroïque de la guerre d'indépendance ; la Prusse prend à Leipzig et à Waterloo la revanche d'Iéna. Les traités de 1815 lui donnent la province du Rhin, si riche en nature et en histoire, le pays des vieilles villes illustres, Cologne, Mayence, Trèves, le pays que nous appelons la Prusse rhénane. — Singulière destinée de ce nom des *Pruteni* ; et je me rappelle, en le prononçant, la petite pincée de cendre qu'un jour je tins entre deux doigts au musée de Thorn. — De l'Est européen, théâtre jusque-là secondaire de la grande histoire, la Prusse est donc transportée dans cette région du Rhin, où se rencontrèrent et se heurtèrent jadis Celtes et Germains, Romains et Germains, et plus tard les rois capétiens de France, et les rois et empereurs allemands. Cette *Rheinprovinz* sera une « marche » contre la France, comme le Brandebourg a été au moyen âge une marche contre les

Slaves : plus que jamais se marqua la vocation allemande, le *Deutscher Beruf* de la Prusse.

Pourtant l'histoire de la Prusse demeura médiocre jusqu'aux jours de Bismarck et de Guillaume Ier. En 1866, le conflit entre elle et l'Autriche, commencé depuis longtemps, est clos ; la politique « de fer et de sang » l'emporte à Sadowa. La Prusse s'incorpore des États survivants de la vieille Allemagne, qui, enclavés dans son territoire, la gênaient ; maîtresse des bouches de l'Elbe, comme des bouches de l'Oder et de la Vistule, son « royaume de lisières » est devenu enfin une masse compacte. Elle remplace dans le gouvernement de l'Allemagne l'Autriche, évincée par elle, préside la confédération de l'Allemagne du Nord et dirige la confédération de l'Allemagne du Sud. Elle prévoit le conflit fatal avec la France ; elle s'y prépare, elle le provoque à l'heure qui lui a plu. La France à son tour est vaincue.

Alors toutes les forces ensemble s'épanouissent en Allemagne ; l'accroissement de la population se précipite ; l'énergie industrielle et commerciale déborde ; l'empereur, inaugurant la politique mondiale, montre du doigt la mer : « Là est notre avenir. » Des lois successives accroissent les effectifs militaires. Et puis l'histoire enseigne à ce peuple qu'il est grand entre tous les peuples, le peuple modèle, le peuple unique ; la philosophie enseigne à ce peuple qu'il n'y a pas de droit contre la force, la force étant le droit même. Le gymnase et l'école propagent la parole des académies et des universités ; le rêve de Fichte est devenu réalité : « *L'action et la pensée, d'une seule pièce, forment un tout insépa-*

rable. » Et tout ce monde, les militaires, les marchands, les financiers, les *Professoren*, les *Lehrer*, les étudiants, les écoliers chantent le *Deutschland über alles*. Le Hohenzollern bat la mesure.

Le Hohenzollern a fait du chemin depuis qu'il est parti, au XIIe siècle, de son château souabe ; des circonstances l'ont servi au cours des âges. — Le Hohenzollern est quelqu'un qui a eu de la chance à la loterie des hasards. — Au XVIIe siècle, il s'est senti une destinée propre dans l'Allemagne qui ne savait que devenir ; par son travail, sa confiance, sa foi mystique en lui-même, ses vertus professionnelles, il s'est créé une force supérieure à sa puissance réelle. — Le Hohenzollern est quelqu'un qui veut toujours avoir plus d'argent pour payer plus de soldats. Il a l'habitude d'acquérir de nouveaux territoires ; cette habitude est si vieille et si forte qu'il ne peut y renoncer. Il rêve aujourd'hui de gouverner le monde. —

Le Hohenzollern, par ses victoires remportées sur la France et sur l'Autriche, a servi l'Allemagne ; mais, avant tout et toujours, il est et demeure Hohenzollern. L'Allemagne est allée vers lui bien plutôt qu'il n'est allé vers elle. Longtemps maltraitée par l'histoire, mais orgueilleuse même au temps de ses plus grandes misères, sentant en elle des forces et des vertus inemployées, elle s'est subordonnée à l'État prussien comme le cheval au cavalier qu'il pria de le venger des injures du cerf. Le cavalier tient ferme entre ses jambes nerveuses la monture ; le cavalier n'a pas besoin de jouer de l'éperon, car la monture est docile. Intimement

unis, d'une seule pièce, centaure formidable, ils chevauchent à présent ; vers quel but ? Ils l'ont dit et répété : vers l'hégémonie mondiale. Or il est vrai qu'ils sont très forts, et l'intention des pages qu'on vient de lire a été de montrer les origines lointaines de cette force, et d'expliquer pourquoi, matérielle, intellectuelle, morale, elle a pu se croire assurée de la victoire : pourquoi il nous est si malaisé de la vaincre. Mais c'est quelque chose que l'Angleterre, quelque chose que la Russie, quelque chose que la France, et, ces puissances conjointes, c'est beaucoup. C'est quelque chose aussi et beaucoup, le reste du monde, qui entend défendre contre la monomanie hégémonique l'indépendance et la féconde liberté de sa vie.

Quel jour, quel mois, quelle année, le centaure arrivera-t-il au terme de la chevauchée ? Personne ne le peut dire ; mais ce terme, c'est l'abîme, certainement.

TROIS IDÉES ALLEMANDES [1]

La doctrine allemande de la guerre, l'inhumaine doctrine exposée par Charles Andler dans *la Revue de Paris* est plus ou moins consciemment inspirée par trois idées principales : la première est que l'Allemagne ne peut continuer à vivre dans l'étroitesse du cadre où elle est enclose ; son sol presque pauvre est un insuffisant nourricier de son peuple, et ce peuple croît et multiplie indéfiniment ; de surtout agricole, il est devenu surtout manufacturier ; la science de ses laboratoires dirigeant et fécondant le travail de ses métiers, ce pays surpeuplé est aujourd'hui un pays surproduisant. Il lui faut donc coûte que coûte trouver de la place pour son surcroît d'hommes et des marchés pour son surcroît de marchandises : « L'Empire n'est plus aujourd'hui un corps politique enfermé dans des limites territoriales, — écrit Karl Lamprecht, signataire du manifeste des intellectuels et le plus important historien d'Allemagne depuis la mort de Treitschke — ; il est une puissance vivante agissant dans l'univers ; il est partout où les intérêts économiques allemands étendent leurs tentacules ; il est tentaculaire. » Un de ces tentacules a tenu un

---

1. *Revue de Paris* du 15 mai 1915.

moment Agadir; un autre, plus longtemps, Kiao-Tchéou; un autre s'est appliqué sur Anvers. Pas un point du globe qui ne soit menacé; quoi qu'il arrive dans le monde, que quelqu'un ou quelque chose remue, on voit se dresser prêt à s'abattre un de ses tentacules chercheurs et fouilleurs. Le commerce allemand a toutes les allures d'une guerre; ses triomphantes statistiques sont des bulletins de victoire; il est le compère et compagnon des forces militaires: « Les forces économiques doivent être mises en marche comme l'armée et comme la flotte, qui ne font qu'un avec elles, » dit encore Karl Lamprecht (1).

La seconde idée est que la guerre est voulue par Dieu et par la nature.

Voulue par Dieu, pense le maréchal de Molkte, qui, remerciant le jurisconsulte Bluntschli de lui avoir envoyé un manuel des droits des belligérants, déclarait que la guerre est un élément de l'ordre établi par Dieu; que la paix universelle est un rêve et pas même un beau rêve; que la guerre surexcite les plus nobles vertus; sans elle, le monde croupirait dans le matérialisme. C'est aussi l'opinion de l'historien Treitschke; il enseigne que la paix universelle est la plus dangereuse des utopies; il nous avertit que le: « Tu ne tueras pas » du Décalogue ne doit pas être plus pris à la lettre que la recommandation apostolique de donner son bien au pauvre, et il admire dans l'Ancien Testament le ton lyrique dont

1. Traduction de Georges Flach, membre de l'Institut, dans sa brochure, l'*Essai sur la formation de l'esprit public allemand*.

est célébrée la splendeur des guerres saintes et justes. C'est encore l'opinion de Bernhardi ; le général invoque l'autorité de Luther : le réformateur voulait que l'on considérât, en même temps que les fléaux de la guerre, les fléaux plus grands encore qu'elle nous évite ; les enfants, dit-il, n'osent plus regarder le chirurgien qui leur a coupé une jambe, ne comprenant pas que, par cette opération, il a sauvé le corps tout entier ; ne soyons pas des enfants ; comprenons virilement le rôle de l'épée ; ce rôle vient de Dieu ; la guerre est aussi nécessaire à l'homme que le boire et le manger (1).

Voulue par la nature : que le fort lutte contre le faible et l'emporte sur lui, c'est, dit Treitschke, « la loi inéluctable de la vie » : « partout dans la vie de la nature, écrit Bernhardi, la lutte est la loi de l'existence ; de même une lutte perpétuelle pour la possession, la puissance, la domination régit les rapports des peuples entre eux, et, le plus souvent, le droit n'est respecté que s'il s'accorde avec l'intérêt. »

Cette idée sinistre de la guerre fondée en Dieu et en nature semble n'être contredite par personne en Allemagne ; or, il est vrai que la paix, surtout la paix prospère et riche, est dangereuse à nos sociétés imparfaitement organisées et que la guerre exalte de beaux sentiments et de mâles vertus, mais faut-il croire que Dieu ne veuille pas d'autre

1. Sur « le culte de la force et de la guerre » en Allemagne, voir l'*Expansion de l'Allemagne* par le capitaine H. Andrillon, d'où ces citations sont extraites. — Voir pour la citation qui suit, Bernhardi, *Unsere Zukunft*, p. 57.

purification aux souillures humaines que le fer et le feu ? Est-il nécessaire inéluctablement que, de temps à autre, des peuples se prenant à la gorge, tant d'horreurs s'ensuivent, des millions de cadavres, les tortures et clameurs des blessés, tant de sang, tant de cœurs meurtris, tant de larmes, et si amères ? Et ceux qui trouvent dans l'Ancien Testament des arguments à leur thèse désespérante, de quel droit négligent-ils le Nouveau, et de quelle parole du Christ peuvent-ils s'autoriser ? Est-ce de « Bienheureux les pacifiques » ou : « Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée » ? D'autre part, il est certain que l'histoire politique ressemble trop encore à l'histoire naturelle : mais elle lui ressemble et nous devons vouloir que — de plus en plus — elle lui ressemble de moins en moins. Prétendre que la lutte pour l'existence doive régir l'humanité comme la nature, c'est un abus étrange de la grande hypothèse darwinienne, car l'humanité a sur la nature cette supériorité qu'elle se propose une fin morale. C'est par l'effort moral et social que l'homme est parvenu, après tant de siècles, à « jouir d'une vie un peu meilleure que celle du sauvage à l'état de nature », comme a dit un disciple de Darwin, Huxley, lequel oppose la loi morale à « la loi *gladiatoriale* de l'existence ».

La troisième idée est que l'Allemagne a pour mission de régir le monde pour le plus grand bien de l'humanité ; très vieille idée : l'empereur-roi allemand du moyen âge se croyait le successeur de César et d'Auguste. Au XIVe siècle, Charles IV, en

sa Bulle d'or, donne comme chose certaine que l'office de sa « Sublimité » est de « régir l'univers », de « répandre sur le peuple chrétien les biens de la paix et la tranquillité », de subvenir par sa Providence au monde qui chancelle ». Aussi « son âme, dit-il, est constamment agitée par les soucis innombrables que lui donnent la chose publique et le gouvernement de nations diverses par les mœurs, la vie et la langue. » Pour l'aider dans sa tâche, il a, parmi les grands officiers de sa couronne, un archi-chancelier d'Italie et un archi-chancelier des Gaules.

Aussi les rois des nations naissantes, France et Angleterre, s'inquiètent des prétentions de César, et il est curieux, amusant même, de voir comment ils se précautionnent contre cette préfiguration mystique du pangermanisme d'aujourd'hui. Un jour, l'empereur Charles IV vint à Paris visiter notre roi Charles V. Celui-ci, homme fort avisé, pensa bien que son hôte voudrait jouer de l'empereur au pays des fleurs de lis ; aussi, comme il savait que la Sublimité avait coutume de faire son entrée dans les villes impériales, montée sur un cheval blanc, il Lui envoya pour l'entrée à Paris des chevaux noirs, et il alla au-devant d'Elle, sur un haut palefroi blanc richement ensellé aux armes de France. Quelques années après, l'empereur Sigismond, allant visiter le roi d'Angleterre, fut reçu au débarquement par le duc de Glocester, qui poussa son cheval jusque dans l'eau, et, l'épée pointant vers la poitrine auguste, somma l'Allemand de jurer qu'Il n'entreprendrait rien contre la souveraineté du roi d'Angleterre.

Il ne faudrait pas dire à ce propos : « Vieilles histoires. » Rien n'est vieux pour la tenace mémoire de l'Allemagne. Les Allemands croient que l'histoire de l'humanité se divise en trois périodes : hellénisme, romanisme, germanisme, et que le *Rœmertum* a pour successeur unique et immédiat le *Germanentum*. La pensée de l'empereur Guillaume, cette pensée qui fiévreusement cavalcade dans le temps et dans l'espace, se reporte volontiers au souvenir de la grandeur romaine. En octobre 1900, lorsque fut posée la première pierre du musée romain de Saalburg, il la frappa de trois coups d'un marteau d'argent, et, en frappant le second coup, prononça ces paroles : « Je consacre cette pierre à la jeunesse allemande, aux générations qui s'élèvent et qui pourront apprendre dans le nouveau musée ce que c'est qu'un empire universel. » Au troisième coup, il ajouta : « Je consacre cette pierre à l'avenir de notre patrie allemande. Puisse-t-elle dans les temps futurs, par l'action commune des princes et des peuples, de leurs armées et de leurs citoyens, devenir aussi puissante, aussi fortement unie, aussi extraordinaire que l'Empire romain universel, afin qu'on dise dans l'avenir : « Je suis citoyen allemand, » comme on disait autrefois : « *Civis romanus sum*. » Et le même empereur Guillaume a fait apposer dans un camp romain restauré par lui cette inscription : « *Trajano imperatori Romanorum, Wilhelmus II imperator Germanorum ;* » ce qui est, à proprement parler, un hommage de successeur à prédécesseur dans le gouvernement du monde.

Mais, si l'Allemagne succède à Rome, c'est pour faire mieux que Rome; elle a repensé les civilisations antiques, mais en gardant intact le génie propre à sa race supérieure à toutes les autres races (1).

« Des races encore à venir vous supplient, l'étranger dans les terres lointaines vous supplie; ceux-ci et tous les âges de l'humanité à venir ont foi en vous et vous supplient de veiller jalousement contre la possibilité que, dans la grande confédéra-

1. Toute une littérature dans l'Allemagne contemporaine glorifie la race allemande. Les savants Woltmann et Wilser s'y sont distingués. Woltmann enseigne que la valeur culturale d'un peuple se mesure à la quantité de germanisme qui est en lui. Ce principe lui sert de fil conducteur à travers l'histoire. Il sait pourquoi la civilisation romaine a péri; c'est parce qu'elle a perdu dans les guerres de Marius et de Sylla ses hommes blonds et que l'affranchissement des esclaves — syriens et autres — amena la prédominance des bruns cérébralement inférieurs. Il nous défend de croire que la Renaissance des arts et des lettres en Italie soit due à un réveil de l'antiquité : « La culture post-romaine en Italie est l'œuvre propre des Germains immigrés » dans la Péninsule. « Extraordinairement petite est la participation des éléments méditerranéens à la production du génie, bien qu'ils soient le fond de la population italienne. » De même, tout ce qu'il y a de bon et de grand en France vient de Germanie. Tous les grands Français sont de crâne, de pigment, de types germaniques. Montaigne avait le teint frais, les cheveux blonds, les yeux bleus; Voltaire était grand, avec des cheveux blonds et des yeux bleus; La Fayette était grand, avec des cheveux blonds et des yeux bleus; les athlétiques Mirabeau et Danton étaient blonds avec des yeux bleus. Victor Hugo était blond et rose. Woltmann démontre d'ailleurs que les noms de ces grands personnages sont germaniques. Naturellement, Woltmann recommande « d'exalter (chez les Allemands) le sentiment de la race, qui se glorifie de son ascendance et méprise l'ennemi ». Il croit fermement que « la race allemande est appelée à envelopper la terre dans sa souveraineté, à exploiter les tré-

tion d'une humanité nouvelle, disparaisse le membre qui, pour leur existence, est le plus important de tous... C'est vous qui, de toutes les nations modernes, avez spécialement reçu en dépôt les germes de la perfection humaine et à qui le premier rôle dans leur développement a été confié. *Si vous succombez, l'humanité succombe avec vous, sans aucun espoir d'une rénovation future* (1). »

Ainsi parlait Fichte au commencement du siècle dernier, à la veille du jour où l'Allemagne s'insurgea contre Napoléon. Depuis, cette superbe et mystique déclaration d'orgueil a été cent fois répétée.

---

sors de la nature et des forces de travail »; les autres races, il les appelle : *die passiven Rassen*. Ces paroles sont tirées d'un livre dont le titre est significatif : *Politische Anthropologie*. Renan avait prédit aux vainqueurs de 1870 qu'ils en arriveraient à faire des guerres anthropologiques. Ils y sont arrivés, en effet, et comment des guerres de cette sorte, des guerres d'histoire naturelle, ne seraient-elles pas atroces?

Quant à Wilser, dans son *Herkunft und Urgeschichte der Arier, Provenance et préhistoire des Ariens*, il enseigne comme chose allant de soi, *selbstverstandlich*, que les Germains ont recueilli « sans conteste l'héritage des Romains »; ces « guerriers du Nord ont gravi, en faisant sonner le fer, les marches du Capitole ». Et ces Germains « ont créé toute la civilisation artistique, depuis le moyen âge jusqu'à notre siècle ». Ce que démontre Wilser dans la *Zeitschrift für deutsche Kunst und Decoration*, au tome II (1899).

Ces deux hommes sont évidemment des grotesques, et il est possible qu'ils aient provoqué chez les Allemands des haussements d'épaule; mais les hausseurs d'épaule devant les manifestations de l'orgueil patriotique sont rares en Allemagne. D'ailleurs Woltmann et Wilser sont en parfait accord philosophique avec des hommes considérables dont le nom et le témoignage vont être donnés.

1. Traduction d'Hovelaque, dans la *Revue de Paris* du 1er avril 1915, p. 530.

C'est, par exemple, Henri Heine, le Prussien libéré comme il s'appelait, qui, après avoir annoncé aux Allemands qu'ils reprendraient l'Alsace et la Lorraine, ajoutait : « Non pas seulement l'Alsace et la Lorraine, mais la France entière et l'Europe et le monde *sauvé* tout entier qui seront à nous. Oui, le monde entier sera allemand. J'ai souvent pensé à cette mission, à cette domination universelle de l'Allemagne, lorsque je me promenais avec mes rêves sous les sapins éternellement verts de ma patrie... » C'est Giesebrecht, l'historien du Saint-Empire, qui, célébrant la gloire du nom allemand au temps impérial, réclame pour l'Allemagne « la domination » parce qu'elle est une nation d'élite, une race noble, et que, par conséquent, il lui convient d'agir sur ses voisins, comme il est du droit et du devoir de tout homme doué de plus d'esprit et de force d'agir sur les individus moins bien doués qui l'entourent. C'est bien d'autres encore, historiens, philosophes, philologues, ethnographes, poètes, prosateurs ; ce sont de gros livres lourds, des manuels scolaires, d'alertes brochures, des pamphlets, des journaux, des harangues ; c'est tout Richard Wagner.

Dans les grandes émotions de l'heure présente, l'Allemagne, plus haut que jamais, proclame sa foi : « Nous sommes entrés dans la guerre, écrit l'historien Lamprecht, avec des cœurs hauts et purs, pénétrés de la pensée de notre avenir national. Cet avenir, nous le remplirons des floraisons de notre culture ; il nous *est promis par la volonté qu'ont ensemble tous les Allemands d'élever le monde à toute*

noblesse et à toute perfection... » L'heure de la victoire allemande sera en effet celle du salut de l'humanité : « Alors, écrit O. Gierke, les aveugles verront, les sourds entendront, tous les peuples, qu'ils le veuillent ou non, que la culture allemande est la plus vraie, la plus profonde en racine de la culture universelle (1). » Et le poète Wolskehl, rejetant la main tendue par le geste fourvoyé de Romain Rolland, déclare : « Aujourd'hui, il s'agit de la vie ou de la mort de la culture européenne. Vos complices pèchent contre le Saint-Esprit de l'Europe. Nous livrons cette guerre pour toute l'humanité européenne. *Cette guerre vient de Dieu. Il s'agit du divin dans l'Humanité* (2). »

Dieu ici reparaît, car, de même qu'il veut la guerre, pour le bien de l'humanité, il veut, pour le bien de l'humanité encore, pour le *salut* des hommes, la victoire de l'Allemagne. Cette intimité, cette partie liée entre Dieu et l'Allemagne a été bien des fois célébrée par l'empereur Guillaume : « Le bon Dieu ne se serait jamais donné tant de peine pour notre patrie allemande s'il ne nous réservait pas une grande destinée ; nous sommes le sel de la terre ; Dieu nous a appelés à civiliser le monde, » disait-il en 1905, au moment de partir pour aller faire à Tanger un de ces gestes qu'il destine à l'histoire. A Münster, en septembre 1907, il affirmait la collaboration de Dieu et de l'Allemagne : « Que tous, anciens et nou-

1. Texte cité par Chevrillon, dans la *Revue de Paris* du 15 mars 1915, p. 266.

2. Dans le *Frankfurter Zeitung* du 12 décembre 1914. — Voir Hovelaque, *loc. cit.*, p. 534.

veaux sujets de cet empire, bourgeois, paysans, ouvriers, s'unissent dans un même sentiment d'amour et de fidélité pour la patrie, et le peuple allemand sera le bloc de granit sur lequel notre Seigneur Dieu pourra élever et achever la civilisation du monde ; c'est alors que se réalisera la parole du poète : « Le monde un jour devra son salut au « germanisme, *Am deutschen Wesen wird einmal* « *noch die Welt genesen.* » Ces paroles de l'empereur, cette citation du poète ont plu à l'historien Lamprecht, qui les a répétées dans une conférence en septembre 1914, où il les appelle « prophétiques ».

Or le jour annoncé par l'empereur est arrivé. Au mois de mars dernier, le conseiller privé du consistoire, professeur Mahling, parlant à Berlin devant un auditoire où l'impératrice-reine était représentée par des dames de sa maison, annonça que l'heure a sonné de la mission mondiale de l'Allemagne : *Die Stunde der Weltmission des deutschen Volkes hat geschlagen;* il demanda : « Y sommes-nous préparés ? *Voulons-nous être le marteau que Dieu brandit?* » Et, prenant à témoin la belle conduite que « leur vie intérieure » inspire aux soldats de l'Allemagne pendant cette guerre : « En eux, nous pouvons le dire hardiment, Dieu est à l'ouvrage, *Bei denen ist, das kœnnen wir kühnlich sagen, Gott am Werke* (1). »

Propos de piétiste, sans doute, mais auquel souscrivent à leur manière les libres penseurs. Il n'y a

1. Cité, d'après l'*Allgemeine Zeitung* du 13 mars 1915, par le *Journal des Débats* du 30 mars.

pas longtemps, le libéral *Berliner Tageblatt* était obligé d'avouer : « Nous ne sommes pas au but ; il est même possible que nous traversions des périodes pénibles ; » mais il ne s'inquiétait pas : « la victoire allemande n'est pas une affaire de hasard, c'est une *nécessité métaphysique*. Si vraiment les faits qui régissent l'histoire des peuples dépendent d'une volonté supérieure capable de discernement, nous pouvons et nous devons croire que la Providence nous a réservés pour de grandes tâches (1). » Dieu est donc sommé de donner la victoire à l'Allemagne, sous peine d'être inintelligent ou même de n'être pas.

De ces trois idées inspiratrices, la première — nécessité que l'Allemagne élargisse sa place dans le monde — est une cause de guerre suffisante à elle seule. L'Allemagne ne dissimule pas l'énormité de ses revendications : annexions pures et simples de territoires, subordination d'autres pays à ses convenances économiques et à sa culture. A la vérité, de temps en temps, elle proteste de ses intentions pacifiques. Elle voudrait obtenir un consentement universel à l'établissement de son empire. Un jour, parlant à Brême, l'empereur Guillaume nia qu'il eût jamais le dessein d'imposer au monde une domination semblable à celle d'Alexandre et de Napoléon : « Si, plus tard, ajouta-t-il, on doit parler dans

1. Cité dans *le Temps* du 7 avril 1915. — Le même jour, *le Temps* cite un article de la *Gazette de Francfort ;* l'auteur ne croit plus à la victoire de l'Allemagne ; nous en sommes à défendre notre existence, dit-il ; et il regrette « l'espoir qu'entre aujourd'hui et demain l'esprit allemand puisse *guérir* le monde ».

l'histoire d'une domination universelle des Hohenzollern, il faudra que cette domination soit établie non pas par les conquêtes militaires, mais sur la confiance des nations qui poursuivent toutes un même idéal. » Mais jamais il n'a pu espérer sérieusement cette *confiance* des peuples ; et, à ce propos pacifiste, quantité d'autres qu'il a lancés d'une voix retentissante peuvent être opposés, propos d'orgueil et de menace. Très clairement, d'autres ont parlé : personne plus clairement que le général Bernhardi : « Il est impossible, dit-il, dans la *Guerre d'aujourd'hui*, d'améliorer à notre profit par des artifices diplomatiques la répartition de la surface terrestre telle qu'elle existe. Si nous voulons conquérir pour notre peuple la situation mondiale qui nous est due, il nous faut nous fier à notre épée. » Et le même général, dans son livre *Notre Avenir,* annonçait, il y a trois ans, l'approche du jour de l'épée : « Malgré les paroles utopiques des apôtres de la paix et de tous les beaux discours des hommes d'État, malgré les chaînes de papier par lesquelles la politique européenne essaie d'entraver les forces latentes de notre peuple, *on* entend approcher *les pas de Dieu* qui vont les déchirer comme des toiles d'araignée. »

Or, à cette première idée de la guerre nécessaire à la subsistance de l'Allemagne, les deux autres se conjoignent ; et voilà que la guerre n'est plus seulement un acte obligatoire d'égoïsme national ; elle est ennoblie, elle est sanctifiée ; les guerriers d'Allemagne, lorsqu'ils prennent les armes, d'abord obéissent à une loi naturelle et divine, qui condamne

l'humanité à la guerre; ensuite ils secondent le dessein de la Providence qui veut, par la victoire allemande, sauver le monde. Les guerriers d'Allemagne sont les soldats de Dieu.

Il fallait, pour sûrement comprendre la pratique et la doctrine allemandes de la guerre, remonter à ces trois idées directrices qui en sont comme la philosophie. Qui oserait refuser la pleine liberté à la guerre ainsi comprise? Qui tomberait en ce ridicule d'opposer à la toute-puissance du soldat la pitié, l'humanité? Autant vaudrait contester à la nature le droit de déchaîner ses cataclysmes; ou blâmer Dieu d'avoir versé les cataractes du ciel sur son peuple infidèle et bombardé de sa foudre les villes pécheresses.

Mais cette philosophie allemande de la guerre intéresse et menace tous les peuples.

Sous l'hégémonie de la Prusse, État né de la guerre, l'Allemagne, élevée au rang des grandes nations, est devenue la plus forte puissance militaire du temps où nous vivons. Chaque jour elle a préparé la guerre, comme si la guerre devait éclater le lendemain matin. — En même temps, de vieilles énergies longtemps contenues se donnaient carrière. Une ère nouvelle commençait, l'ère de la conquête du monde par les métiers, comptoirs et banques de l'Allemagne, et l'Allemagne mettait son enthousiasme dans cette lutte, et sa vigueur et sa méthode. Ses appétits matériels étaient surexcités; elle prenait faim et soif de richesse. A la conquête de l'or,

elle poussait l'audace jusqu'à la témérité folle. Son industrie, son commerce, ses banques, travaillaient de telle sorte qu'elle allait fatalement vers l'un ou l'autre terme de cette alternative : l'immense victoire ou la banqueroute colossale. C'est pourquoi la force économique requérait l'aide de la force militaire. Qu'il s'agît de trouver de nouveaux débouchés, de nouveaux territoires, de prendre la haute main sur les grandes voies internationales, on entendait remuer le sabre de l'empereur Guillaume, ou bien l'empereur parlait de sa poudre sèche. En même temps encore, l'intelligence allemande se prenait d'idolâtrie pour la force matérielle; elle la transformait en force morale, génératrice du droit; elle se déclarait solidaire et servante du militarisme. En même temps enfin les universités, les écoles, les clergés, les journaux, les arts enseignaient cette philosophie de la guerre, et faisaient pénétrer dans les profondeurs du peuple l'idée de sa supériorité sur tous les autres peuples passés et présents ; ils lui donnaient en charge l'avenir de l'humanité, lui révélaient le décret de Dieu qui sanctifie l'orgueil d'Allemagne.

C'est pourquoi, nous qui combattons en cette guerre, nous avons le droit de dire aux peuples qui en sont les spectateurs :

Les Allemands affirment audacieusement qu'ils n'ont pas voulu la guerre et qu'ils y ont été contraints par nous. Nous tenons, nous, pour démontré avec une absolue clarté qu'ils en furent, au mois d'août dernier, les auteurs responsables. Mais laissons de côté les causes immédiates et occasionnelles

de la guerre. Veuillez vous demander si jamais un peuple fut comme le peuple allemand orienté vers la guerre, préparé, entraîné à la guerre comme à une fonction essentielle et naturelle de sa vie nationale ; considérez combien de motifs et de mobiles s'unissent en un formidable faisceau : les intérêts matériels, la soif de l'or, une naturelle brutalité barbare, le patriotisme surexcité par un orgueil fou, un complexe et puissant mysticisme concourent au même objet, qui est d'élever « l'Allemagne au-dessus de tout » et de subordonner au peuple providentiellement privilégié le reste des peuples.

Réfléchissez, et vous conclurez que nous combattons, nos alliés et nous, pour la liberté du monde, et qu'aucune nation, très grande ou très petite, n'est assurée de vivre honorablement dans la paix, tant que le militarisme de l'Allemagne ne sera pas détruit radicalement.

AUX ENFANTS DES ÉCOLES DE DANNEMARIE, DANS LE HAUT-RHIN [1]

Chers écoliers,

C'est un vieillard qui vous écrit, car j'avais l'âge d'homme le jour où la France céda par force votre pays aux Allemands qui l'avaient vaincue, jour de deuil pour vos pères, qui aimaient la France de tout leur cœur, et pour tous les Français, obligés d'abandonner leurs frères d'Alsace et de Lorraine aux mains des ennemis.

Chers écoliers, la France n'a jamais oublié ce jour-là. Ceux qui ont dit qu'elle ne pensait plus à vous ont menti.

D'abord, elle resta étourdie sous le coup de la défaite ; il lui fallut reprendre ses forces pour se remettre à vivre. En face du colosse allemand, elle demeura longtemps seule, toujours inquiète, plusieurs fois menacée brutalement. Sur l'Europe entière l'inquiétude planait. Personne ne croyait que la paix imposée à la France pût durer toujours. D'ailleurs l'ambition allemande menaçait d'autres que nous ; les États se précautionnaient par des

1. *Temps* du 29 mai 1915.

armements contre la guerre possible et probable ; mais on pressentait que cette guerre serait pour l'humanité une calamité comme l'histoire n'en avait pas encore vu, et l'on se demandait si quelqu'un oserait en prendre l'initiative.

Les relations de la France avec l'Allemagne étaient correctes. L'Allemagne ne désespérait pas de nous réconcilier avec elle. Par moments, elle suspendait ses menaces pour nous faire des caresses. Elle disait que, si nous nous entendions bien, elle et nous, nous serions ensemble les maîtres de l'Europe, et je crois qu'elle disait vrai ; ç'eût été en tout cas pour nous le péril conjuré, la tranquillité certaine. Mais il aurait fallu déclarer que nous renoncions une fois encore, et cette fois-ci librement et pour toujours, à nos provinces perdues. Il paraît que des hommes d'affaires et même des hommes de gouvernement — pas beaucoup, quelques-uns, — et dans le pays, des âmes molles, comme il s'en trouve en tous pays, étaient capables d'accepter ce pacte ; mais ils n'osaient pas, ils n'auraient jamais osé l'avouer ; et si un gouvernement et un parlement s'étaient rencontrés capables de conclure une alliance avec l'Allemagne, ils se seraient effondrés tout d'un coup devant la colère furieuse de la conscience nationale.

La France est donc demeurée en état de péril, attendant l'heure incertaine.

Que se passait-il dans l'âme française ? Vos maîtres allemands vous ont enseigné bien des mensonges sur notre France. Ils vous ont dit qu'elle est une vieille nation très lasse, corrompue, dépra-

vée, pourrie, et, dans cette décomposition, travaillée par d'irréconciliables discordes. Nos apparences n'étaient pas belles, en effet. Nous avons l'habitude en France, à Paris surtout, de laisser voir et même d'étaler nos défauts et nos vices et de cacher le meilleur de nous-mêmes. En réalité, l'âme française se préparait et s'armait. Un souffle venait; il venait de par-delà les jours maudits de l'Année terrible; il venait des temps héroïques de la Révolution et de l'Empire, de plus loin encore, des lointains profonds de notre histoire. Il ranima les sentiments d'honneur, de vaillance, de gloire, un moment engourdis. Les jeunes s'étonnaient de la prudence des vieux. Confiants, ils attendaient l'heure incertaine.

Cette heure, l'Allemagne l'a sonnée au mois d'août dernier.

Chers enfants, aujourd'hui, sur des champs de bataille grands comme des royaumes, se heurtent des millions de combattants de toutes les races, de toutes les couleurs humaines. Les sentiments qui les animent sont très divers ; quelqu'un qui les connaîtrait tous aurait de grandes lumières sur l'état actuel, si imparfait encore, de l'humanité.

Les soldats de la France combattent pour la liberté de la France, pour son honneur, pour sa gloire. Or la France ne sera pas libre tant qu'elle n'aura pas libéré cette précieuse partie d'elle-même, l'Alsace. Son honneur et sa gloire l'obligent à vous affranchir d'une domination dont elle n'a pas su vous préserver. Nous avons envers vous un devoir ; entre nos devoirs, celui-là est le plus sacré. Ils le savent, nos soldats...

C'est pourquoi, lorsque aujourd'hui vos instituteurs français vous parlent de cette guerre que l'infernal génie de l'Allemagne, pour l'éternel opprobre de cette nation, a faite atroce au delà de toute prévision, lorsqu'ils célèbrent devant vous le courage, l'endurance, l'héroïsme de nos soldats, qui forcent l'admiration de nos ennemis eux-mêmes, dites-vous bien : « Dans cette effroyable lutte, où ils tombent par milliers, ils pensent à nous, les soldats de la France ! »

PATIENCE ! [1]

L'empereur Guillaume a mis en congé les enfants des écoles allemandes pour qu'ils puissent travailler aux champs. Il les a « mobilisés comme soldats de la terre », et leur a fait dire :

Le sillon est votre tranchée; les pommes de terre que vous sèmerez sont vos munitions, et la mauvaise herbe est l'ennemi que vous devez exterminer radicalement. Que chacun de vous se dise : « Je suis un soldat allemand pour qui la fatigue est inconnue. »

En Hanovre, une proclamation a été adressée aux écoliers par l'autorité provinciale, je suppose :

Au mois d'août dernier, on mobilisa les soldats : aujourd'hui, on mobilise les enfants. Vous savez bien que nous n'aurons rien à manger en automne et en hiver si nous ne cultivons pas les champs au printemps. C'est ce qu'espèrent nos ennemis, et ils se réjouissent déjà de battre nos soldats lorsqu'ils seront affaiblis par la faim et de dévaster notre bien-aimée patrie. Mais cela n'arrivera pas, car les enfants sont mobilisés. L'empereur vous donne des vacances pour vous permettre d'aider votre mère à cultiver votre champ pendant que votre père se bat pour la patrie... Si vous souffrez de la chaleur ou de la fatigue, pensez alors que vous êtes des soldats allemands au poste que l'empereur vous a assigné.

---

1. *Le Temps* du 21 juin 1915.

Certainement les enfants de nos écoles françaises, garçons et filles, aideront leur mère au travail des champs pendant que leur père se bat pour la patrie, et ce n'est point pour suggérer à notre administration l'idée d'imiter l'administration allemande que j'ai cité ces paroles ; c'est pour en louer l'intention.

Chez nous, ceux qui ont qualité pour parler à notre peuple n'usent pas assez du droit qu'elle leur donne. De temps en temps, des paroles tombent de haut, qui sont de belles paroles ; mais on ne les prononce qu'en de grandes occasions, et elles sont suivies de longs silences.

Il est vrai que la presse parle chaque matin, chaque midi, chaque soir ; mais le public s'habitue à sa voix ; forcément elle se répète, et l'attention se blase. Des voix inaccoutumées rompraient cette monotonie. Pourquoi est-il si rare qu'on entende parler un préfet, un recteur, un évêque? Toute fonction se double aujourd'hui d'un devoir national. Quiconque est investi d'une autorité en ce moment-ci s'estime très bas s'il croit n'être qu'un préposé à des subordonnés.

Je suis sûr que quelques lettres publiques, très simples, sans éloquence, écrites en mots de tous les jours, qui sont les vrais mots, feraient du bien à ceux à qui elles s'adresseraient.

Mais il est d'autres autorités que celles des fonctions : autorités de patrons, de maîtres, de situation sociale ; elles imposent plus de devoirs qu'elles ne confèrent de droits ; qui ne le sait est impropre à la vie sociale d'aujourd'hui, et mal préparé, ce qui est

dangereux pour lui, à la vie sociale de demain. Les patrons, les maîtres, les riches doivent à tous ceux sur lesquels leur autorité s'exerce l'assistance morale autant que l'assistance matérielle.

Ce qu'il faut surtout aujourd'hui, c'est prêcher la patience en montrant qu'il n'y a plus que patience à prendre. En effet, sur le front oriental, la résistance russe s'annonce inépuisable ; au nord, sur la longue ligne de la mer à Belfort, presque chaque jour nos armes sont victorieuses ; et voici qu'il faut que nos ennemis envoient des armées sur ce front du midi, attaqué par nos amis italiens si gaillardement. Voilà des faits certains de claire certitude. Il est tout aussi certain que les pertes de l'ennemi sont plus considérables que les nôtres. Il n'a plus, à beaucoup près, la même vigueur qu'aux premiers jours. Il n'est plus cette armée formidable, sûre d'elle-même, dont le fleuve large, profond et rapide submergea la Belgique et le nord de la France.

Mais, si nous n'avons plus que patience à prendre, il faut que cette patience soit longue et prête à toute épreuve. Nous voyons ce que nous coûte chaque avance au front nord ; nous sommes émus par les grandioses et tragiques péripéties de la lutte au front oriental ; et les Italiens nous avertissent qu'ils n'en sont qu'aux préliminaires, et que le grand jeu n'est pas commencé.

L'Allemagne ne cédera qu'après épuisement total. Pour nous en convaincre, représentons-nous la grandeur de ses rêves d'hier.

S'ils s'étaient réalisés, ces rêves, la France aurait été conquise en quelques semaines : l'Élysée serait

une des résidences de l'empereur Guillaume, la préférée, sans doute. Pendant ses séjours à Paris, il circulerait à cheval, casqué, cuirassé, escorté de casques et de cuirasses, ou bien en son automobile impériale, dont j'ai entendu, sous les tilleuls de Berlin, la spéciale et perçante sonnerie alarmer de loin voitures et piétons. Il irait, l'empereur, faire son tour au Bois ; il aimerait passer, à l'aller et au retour, sous l'arc de Napoléon.

S'ils s'étaient réalisés, ces rêves, l'empereur Guillaume aurait aussi son palais à Pétrograd, ou tout au moins à Varsovie. Et puis, la flotte anglaise ayant été broyée entre les zeppelins et les sous-marins et la capitale anglaise brûlée, écrasée, asphyxiée, il irait, l'empereur, visiter les ruines qui marqueraient l'endroit où vivait la ville de Londres. Il étudierait un projet de tunnel pour relier enfin les deux rivages devenus, l'un et l'autre, germaniques. Et puis, d'Afrique, d'Asie, lui arriveraient de joyeuses nouvelles : à l'appel du khalife, son vassal, la guerre sainte ruinerait les empires coloniaux d'Angleterre et de France.

S'ils s'étaient réalisés, ces rêves, le jugement de Dieu apparaîtrait en évidente clarté ; le monde entier s'inclinerait, se courberait pour recevoir la « paix germanique » ; et la paix germanique asservirait les neutres comme les belligérants. Déjà la vieille Hollande est avertie du sort qui lui est réservé ; quant aux jeunes nations balkaniques, les Allemands d'Allemagne et d'Autriche et les Magyars se chargeraient de leur avenir. Et, dans toutes les parties du monde, en Amérique particulièrement,

s'accompliraient les desseins germaniques : aux notes longuement méditées, mot par mot, devant Dieu par M. le président Wilson, la réponse arriverait rapide et brève, et le président Wilson s'en affligerait devant Dieu et devant les hommes.

De pareils rêves qui étaient pour elle des certitudes, comment l'Allemagne impériale consentirait-elle à déchoir, tant qu'elle aura du sang à répandre? Quelle réalité se substituerait à ces imaginations ! Quelle chute, et combien plus profonde que celle de la France, il y a cent ans ! Rendre les territoires usurpés, expier durement, chèrement tant d'épouvantables sévices, se voir privé du droit de porter les armes à cause de l'usage qu'on en fait ; accepter le démenti à tant d'orgueil si hautainement proclamé ; surtout, après qu'on a tant dit et chanté : « Dieu est avec nous », avouer que Dieu vous a réprouvés... Un mot du prince de Bülow me revient à la mémoire : « Avant que l'Allemagne soit vaincue, le ciel et la terre trembleront. » Ils tremblent en effet.

On rencontre aujourd'hui nombre d'impatientés jusqu'à l'énervement. Des énervés se trémoussent dans les salons mondains et dans les couloirs, qu'on dit mal aérés, du parlement. D'autres sont répandus un peu partout, décourageurs, bavards et malfaisants. Que faire? Quelqu'un me dit : « On devrait les enfermer dans un camp de concentration. » La mesure serait rigoureuse. Tâchons de les convaincre :

« Messieurs, sachez que l'événement dont vous êtes les témoins insuffisamment éclairés est le plus considérable que l'histoire ait vu depuis longtemps :

un peuple s'est proposé de gouverner le monde, qui résiste. Pareilles tentatives se sont vues ; toutes ont fini par la ruine de ceux qui les ont osées. Mais les guerres de libération sont toujours pénibles ; les ambitieux d'hégémonie se sont en effet préparés longuement à l'exécution de leur dessein — et quel État s'y est mieux préparé, avec plus de méthode, que l'État allemand ? — C'est pourquoi ils apparaissent au début formidables et invincibles. Mais leurs adversaires, après le premier émoi, se ressaisissent ; puis des spectateurs de la lutte se prennent à réfléchir ; ils se demandent ce qu'il adviendra d'eux si la victoire reste à qui veut gouverner le monde. L'un après l'autre ils entrent en lice, et la liberté du monde est sauvée. Mais... pas du jour au lendemain. Les guerres libératrices furent toujours longues. Il est vrai, l'histoire va plus vite aujourd'hui qu'autrefois, beaucoup plus vite ; mais ne lui demandez pas une folle vitesse. Messieurs, ce n'est pas à elle d'accommoder son allure aux convenances de vos nerfs ; c'est à vous d'accommoder vos nerfs à cette allure. Il est par trop ridicule d'exiger d'elle du cent ans à l'heure. »

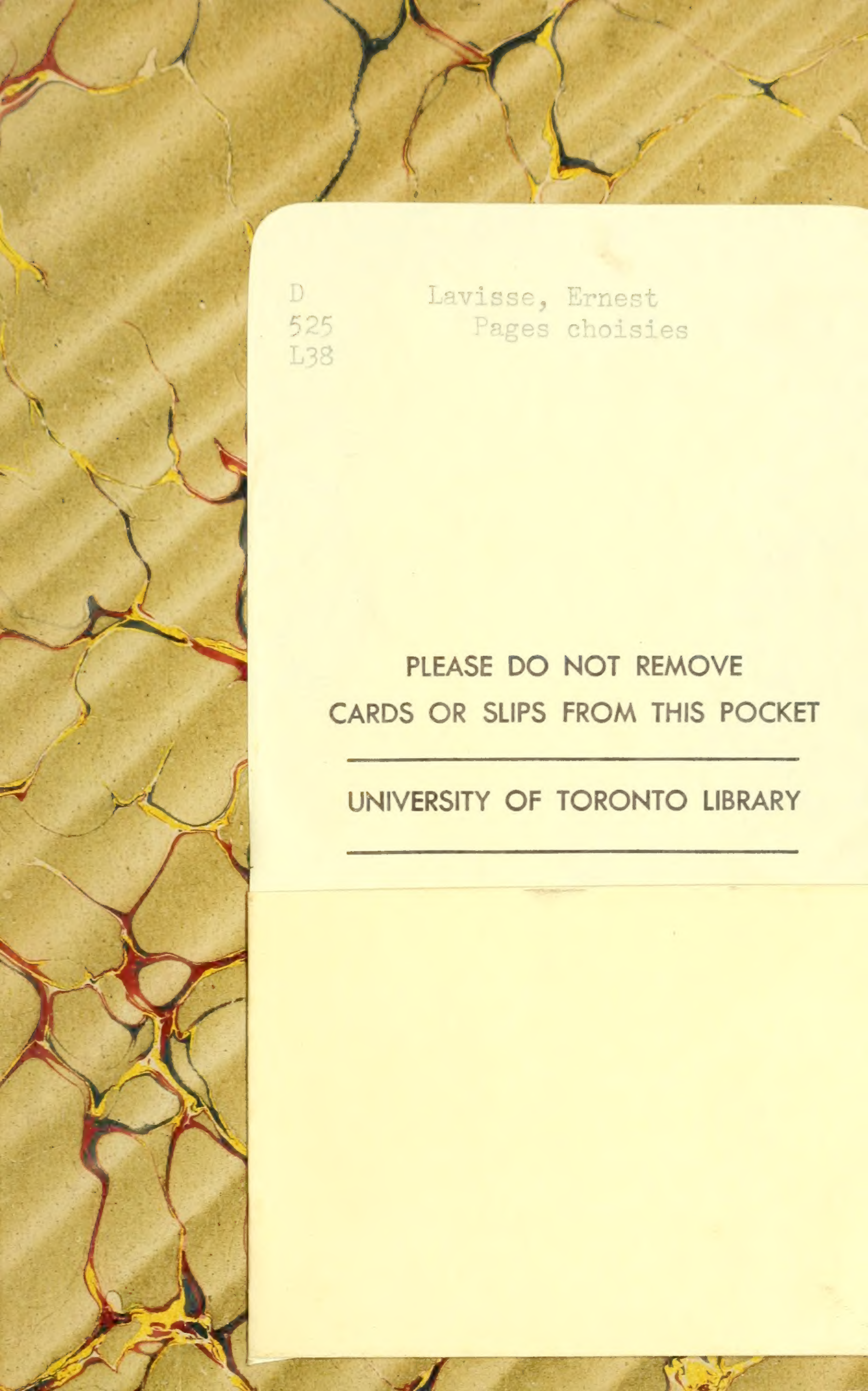
Heureusement, les énervés décourageurs ne sont pas tout notre peuple : la masse française a gardé la volonté de persévérer jusqu'à la pleine victoire. C'est cette volonté qu'il faut soutenir, non point par des procédés artificiels, par la dissimulation du réel, par l'omission du désagréable ou du pénible, mais par la vérité. Notre peuple est capable de tout entendre, de tout comprendre. Il sait pour quelle cause ses fils combattent et meurent. Il ne veut pas

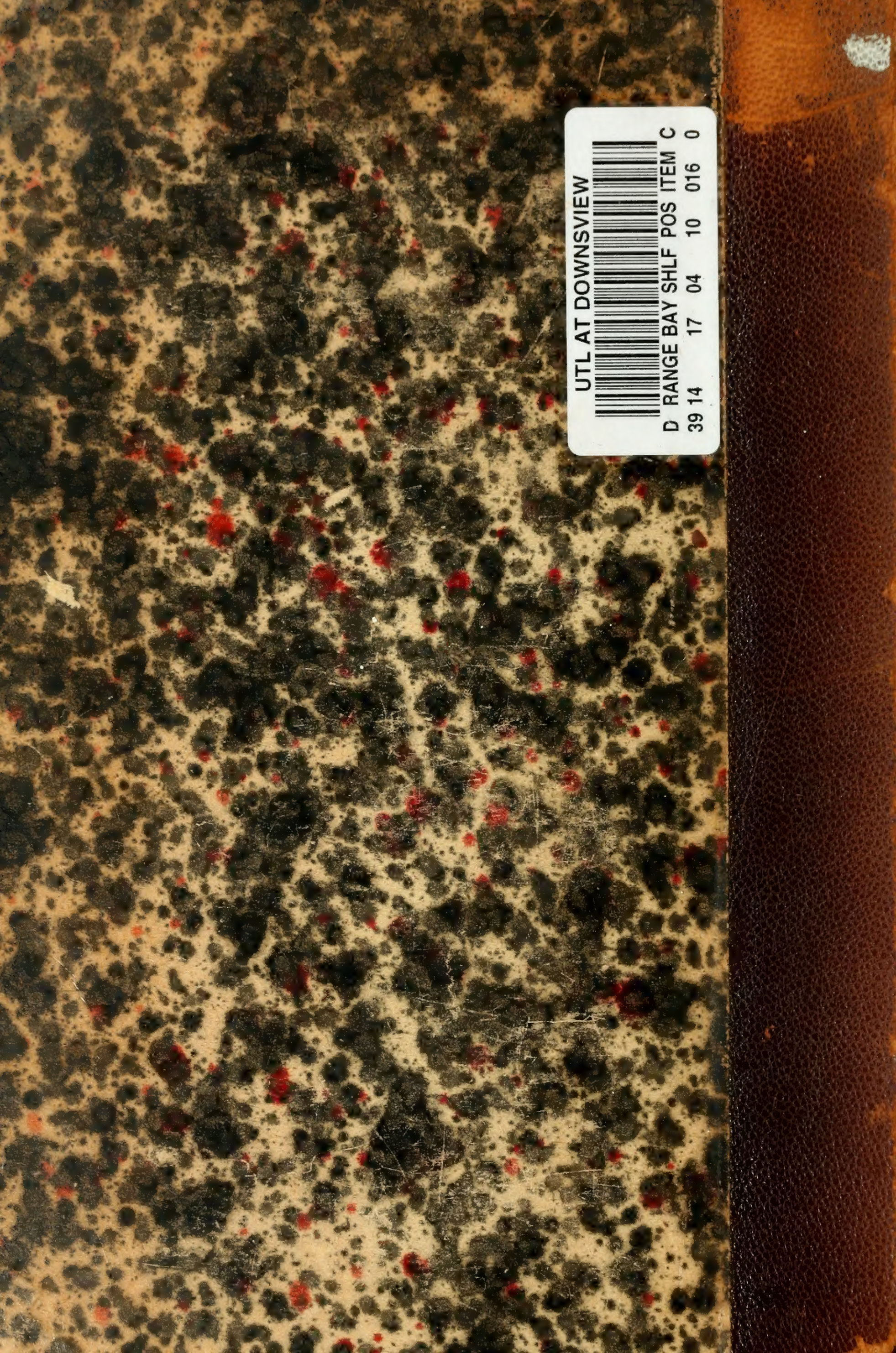
qu'ils soient morts en vain ; il ne le veut pas. Il acceptera le devoir de patience. Mais que tous ceux qui ont qualité pour lui parler, soit en public, soit dans l'intimité de la vie de chaque jour, lui parlent en virile franchise ; qu'ils ne lui dissimulent pas l'effort qui reste à faire, la possibilité, la probabilité de moments pénibles, jusqu'au jour de la victoire qui nous apportera l'allégement, le soulagement, la respiration libre, le triomphal « Enfin ! », l'alerte reprise de la vie française, l'honneur du devoir accompli envers nous et envers les autres, et la gloire de la nation.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. Larousse, 17, rue Montparnasse






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 17 04 10 016 0